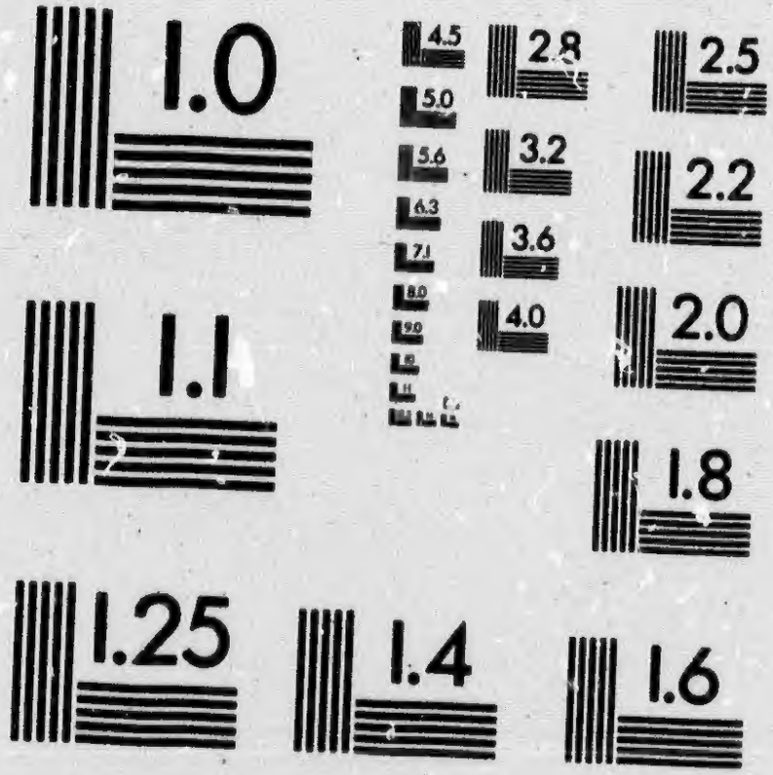
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

UNIVERSITE DE MONTRÉAL

LA BANDE
DU
CHEVAL-NOIR

DRAME EN 5 ACTES ET 7 TABLEAUX

Tiré d'un ouvrage de MM. D'ENNERY et GRANGÉ

Arrangé pour les Cercles de Jeunes Gens

PAR

. G. W. McGOWN

AIA
TR
PQ
2218
D54
B2
1890

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
CENTRE DE DOCUMENTATION DES LETTRES CANADIENNES-FRANÇAISES
FACULTÉ DES LETTRES

MONTRÉAL
1890

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

PQ
2218
D54
B2
1890

PERSONNAGES.

MONTREUIL, chevalier d'industrie.
CHARLES DIDIER.
PAUL DIDIER.
LOUIS, étudiant.
CRÈVECŒUR, surnommé l'Abruti.
DESROSIERS, riche capitaliste.
DIGONARD, banquier.
BAGNOLET, gamin, mais honnête.
CASIMIR, MONTIZON, } amis de Bagnolet.
CHALUMEAU, POPLARD, PLURE-D'OIGNON, } de la bande du Cheval-Noir.
JACQUES, FRANÇOIS, BAPTISTE, } chaufourniers.
JOSEPH, garçon de café.

Un sergent de police, hommes de police, voyageurs, garçons de restaurant, gamins, vagabonds, colporteurs, cochers.

La scène se passe à Montréal en 1872.

22 MAR 68

LA
BANDE DU CHEVAL-NOIR

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'extérieur de la gare Bonaventure, à Montréal.

SCÈNE Ière.

CHALUMEAU, POPLARD, CRÈVECŒUR, COLPORTEURS DE DIVERSES MARCHANDISES, UN AFFICHEUR, UN DÉCROTTEUR, *près de la porte au fond, avec sa sellette*, PASSANTS, CRIEURS, *puis* BAGNOLET. *Au lever du rideau, Crèvecœur est couché par terre contre le mur; il ne paraît pas s'occuper de ce qui se passe autour de lui. On entend crier: Herald, Gazette, La Minerve, Le Pays, Le Guide du Voyageur. Pendant ce temps, un afficheur est entré et va coller une petite affiche sur le mur.*

UN COLPORTEUR.—Voyez, à quinze *cents*, bretelles élastiques, première qualité.

POPLARD (*criant*).—Allumettes chimiques allemandes, un sou le paquet, deux sous la boîte.

L'AFFICHEUR (*qui a posé son affiche*).—V'là ce que c'est... (*Lisant.*) On paye le plus haut prix pour les peaux crues, rue Saint-Paul, numéro 102. (*Il prend son pot et son pinceau et sort.*)

CHALUMEAU (*qui l'a suivi et examiné en se cachant, s'approche de l'affiche dès qu'il est parti.*— On paye le plus haut prix pour les peaux crues... très-bien... rue Saint-Paul, numéro 102 !... Minute ! (*Il colle une petite bande sur l'adresse.*) Ça n'est plus ça mon bonhomme ! rue Claude, numéro 20, à la bonne heure.

BAGNOLET (*entre en chantonnant*).—" O Mathilde, idole de mon âme... tu " (*Voyant Chalumeau.*) Tiens, c'est Chalumeau... qu'est-ce que tu fais donc là ?

CHALUMEAU.—Moi, je colle des affiches... ou pour mieux dire... je colle des bandes sur les affiche .

BAGNOLET.—Comment ça ?

CHALUMEAU.—C'est clair ; une supposition que tu tiens un commerce de peaux crues ou de n'importe quoi... tu te fais afficher, ça te coûte du papier et des caractères ; moi qui suis d'une entreprise rivale, je viens derrière toi et je colle seulement l'adresse de mon magasin au bas de ton affiche ; c'est une association en commandite : tu fais la moitié des frais et j'empoche tout le bénéfice.

BAGNOLET.—Compris : c'est de l'affichage économique...et qu'est-ce que ça rapporte, ce métier-là ?

CHALUMEAU. — Je gagne encore mes quinze *cents*, le matin, en me promenant ; avec ça on ne peut pas mettre à la banque d'épargnes... mais, passé quatre heures, j'ai une autre profession.

BAGNOLET.—Ah bah !... et laquelle ?

CHALUMEAU.—Je pratique avec avantage l'échange des bouts de cigares.

BAGNOLET.—L'échange des bouts de cigares ?... connais pas...

CHALUMEAU.—Oui, je change les petits pour les grands... je t'expliquerai ça tantôt... c'est un joli commerce de mon invention, tu verras.

BAGNOLET.—Eh bien ! c'est une industrie que je ne soupçonnais pas.

CHALUMEAU.—Il y en a bien d'autres dont tu es ignorant. Et toi, qu'est-ce que tu fais, pour le quart d'heure ?

BAGNOLET.—Moi, je suis cicérone.

CHALUMEAU.—Quoi que c'est que ça, cirérone ? ça va-t-il sur l'eau ?

BAGNOLET.—Cicérone, c'est-à-dire que je guette les voyageurs, surtout les étrangers, à l'arrivée des trains, et je leur offre de leur servir de guide, de leur faire voir les curiosités de la ville, de les mener dans les meilleurs hôtels ou dans les plus fameux restaurants.

CHALUMEAU.—Et tu les conduis...

BAGNOLET.—Dans d'affreuses gargotes, qui me payent pour leur amener des pratiques.

CHALUMEAU. - En même temps que tu es payé par le voyageur ; eh bien, ça n'est pas déjà si mal.

BAGNOLET.—Oui, mais vois-tu, Chalumeau, il y a des fois où ça me donne des remords de conscience.

CHALUMEAU.—C'te bêtise !

BAGNOLET.—Des fois où je dis que je n'étais pas né pour ce métier-là.

CHALUMEAU.—Tu aimerais mieux avoir deux mille piastres de revenu, pas vrai ?

BAGNOLET.—Je me contenterais même de trois mille... parce qu'entre nous, tous ces métiers que nous faisons, ça n'est pas des métiers vertueux.

CHALUMEAU.—De quoi, pas vertueux !... et à qui donc que ça fait du tort, s'il vous plaît ? Ah !

je sais bien que nous ne payons pas licence, nous ne sommes pas des gens établis...

BAGNOLET.—Nous ne jouissons pas de l'estime et de la considération publiques.

CHALUMEAU.—Qu'est-ce qui dit ça?... des envieux!... faut les laisser jaboter... car enfin, nous avons tous des professions... n'est-ce pas, Poplard.

POPLARD (*criant*).—Allumettes chimiques allemandes... un sou le paquet, deux sous la boîte.

CHALUMEAU.—Monsieur est négociant, je suis négociant, nous sommes tous négociants, tous, excepté Crèvecœur, que v'là, par exemple!

BAGNOLET.—Ah! oui, l'Abruti.

CHALUMEAU.—On ne lui connaît pas d'autres moyens d'existence que de rester toute la journée comme un lézard au soleil.

BAGNOLET.—Si le sommeil rapportait une piastre par heure, en voilà un qui serait millionnaire.

CHALUMEAU.—Oui, mais dormir, ça n'est pas une profession; enfin, comment qui fait pour vivre? ous-qui prend son pain?

BAGNOLET.—Son pain?... lui, Crèvecœur! il n'en a pas de besoin, il n'en mange jamais.

POPLARD.—C'est vrai.

CHALUMEAU.—Ah bah! il vit donc de l'air du temps, comme les ours en hiver?

BAGNOLET.—Il ne se nourrit que de whisky... pour déjeuner du whisky; pour dîner du whisky; pour souper du whisky.

CHALUMEAU.—Toujours du tord-boyaux! en v'là une nourriture; il doit être souvent en brosse.

BAGNOLET.—Lui, jamais! ça ne le soûle pas; ça l'engourdit, voilà tout... et quand il en a assez, il s'étale comme le voilà.

CHALUMEAU.—Ah! mais c'est une marmotte que ce monsieur.

BAGNOLET.—Tu vas voir... Eh ! dis donc, Crèvecœur... (*S'approchant de Crèvecœur et le remuant du pied.*) Eh ! l'Abruti.

CRÈVECŒUR.—Hein ?

BAGNOLET —Veux-tu du pain ?

CRÈVECŒUR.—Du pain ! non...

BAGNOLET.—Veux-tu du whisky ?

CRÈVECŒUR (*s'animant*). — Du whisky, oui, oui !... où y en a-t il, du whisky ?

BAGNOLET.—Chez Joe Beef, mon vieux.

CRÈVECŒUR.—Ah !

BAGNOLET.—T'en auras plus tard. (*Crèvecœur retombe dans sa somnolence.*)

CHALUMEAU.—Ah ! mais j'en ai, moi du whisky.

BAGNOLET.—Ah ! bah !

CHALUMEAU.—J'avais affaire sur les quais, ce matin. Y avait là plusieurs barriques gardées par un homme de police. Pendant que le policeman jasait avec un matelot j'ai percé un trou dans une barrique, à l'aide d'une vrille que j'avais sur moi. J'ai rempli mon *flasque* et j'ai rebouché le trou. Faisons une politesse à l'Abruti.

BAGNOLET (*prenant le bidon*).—Oui, donne, je vais lui offrir... (*A Crèvecœur.*) Tiens, l'Abruti, avale une gorgée de ça, mon vieux ;... c'est du whisky.

CRÈVECŒUR.—Du whisky, bien vrai ? (*Il saisit le bidon et boit avidement.*)

BAGNOLET (*se baissant vers lui*).—Hein ! c'est bon, ça, c'est du nanan, ça réchauffe notre petit estomac... (*Revenant aux autres.*) Regardez donc comme il ingurgite... il avale ça comme de la petite bière d'épinette à un sou le verre.

CHALUMEAU. – Ah ça, mais un instant... en v'là assez, gardons-en un peu pour les amis... (*Il va*

reprendre le bidon.) Si on le laissait faire, il boirait tout... Tu l'aimes donc bien, l'étoffe du pays.

CRÈVECŒUR.—Dam ! oui...

BAGNOLET.—Mais ça fait mal, ça grise.

CRÈVECŒUR.—Non... non, ça endort... ça fait oublier. (*Il se recouche.*)

CHALUMEAU.—Oublier !... je crois bien, ça t'a fait oublier d'en laisser dans la bouteille... il a tout avalé, le vieux gourmand.

TOUS.—Ah ! bah !

CHALUMEAU.—Il n'en reste pas une goutte.

BAGNOLET.—Il se donnera une inflammation d'estomac, c'est sûr ! Il aura une combustion spontauée ; un de ces jonrs, il partira comme un reservoir à gaz.

POPLARD.—Allumettes chimiques allemandes ! (*Il en fait partir une.*)

BAGNOLET.—Finis donc, Poplard... ne va pas par là avec tes allumettes ; c'est une tonne de whisky que l'Abruti, tu pourrais l'incendier.

TOUS (*riant*).—Ha ! ha ! ha !

SCÈNE II.

LES MÊMES, DIGONARD.

DIGONARD (*à part*). – Quatre heures moins seize minutes .. Montreuil me marque dans sa lettre qu'il arrivera par le train de quatre heures ; j'ai encore le temps de me promener. (*Il se promène.*)

POPLARD (*s'approchant de lui*).—Allumettes chimiques, monsieur.

UN COLPORTEUR.—A quinze *cents*, bretelles élastiques, première qualité.

DIGONARD. — Laissez-moi tranquille, je n'ai besoin de rien.

CHALUMEAU. — Faut il une voiture ?... Voilà, voilà, monsieur.

DIGONARD.— Allez au diable ! Cette rue est remplie de mendiants. Entrons au café, lire un journal. (*Il disparaît.*)

CHALUMEAU.—Tiens ! qu'est ce qu'il a donc, ce particulier ?... (*Lui faisant des gestes*) Oh ! c'te binette... Bonjour, monsieur. Pardon si je ne vous reconduis pas.

BAGNOLET. – Ça lui va joliment de nous traiter comme ça, qu'est-ce qu'il est donc, lui ?...

CHALUMEAU.—Tu le connais ?

BAGNOLET.—C'est le nommé Antoine Digonard, un fameux faiseur de mauvaises affaires.

CHALUMEAU — De mauvaises affaires... ça ne doit pas l'enrichir.

BAGNOLET.—Au contraire... elles sont mauvaises, c'est vrai, mais pour les autres.

CHALUMEAU.—Ah ! bon, je saisis !

BAGNOLET.—Je l'ai connu dans mes temps de fortune... il m'a dévoré mon héritage

TOUS (*riant*).—Ha ! ha ! ha ! son héritage !

CHALUMEAU.—Tu as eu un héritage, toi, Bagnolet ?

BAGNOLET.—Oui, moi, Bagnolet. Qu'est ce qu'il y a d'étonnant à ça ? est-ce que dans la vie on n'a pas des hauts et des bas ?

CHALUMEAU.—Ah ! tu as eu des hauts ?

BAGNOLET.—Et maintenant, c'est tout au plus si j'ai des bas... mais enfin, j'ai appartenu à une famille très distinguée ; mon père était établi aux Trois-Rivières, il vendait des barattes, des tinettes...

CHALUMEAU.—Il était tonnelier ?

BAGNOLET.—J'aurais dû me contenter de cette position honorable... mais j'étais dévoré d'ambition ; à la mort de papa, je cédai son fonds, et je

vins à Montréal avec la moitié de la somme en argent, et l'autre en un billet que m'avait fait l'acquéreur.

CHALUMEAU.—Et à combien qu'il se montait, ton héritage ?

BAGNOLET.—A trois cents piastres...

CHALUMEAU.—Tu n'as pas dû aller loin avec ça.

BAGNOLET.—Mon existence de lion dura un mois... mais bientôt il ne me resta plus que mon billet.

CHALUMEAU.—C'était une ressource !

BAGNOLET.—Oui, elle était genti le, la ressource ; un nommé Montreuil, un habile, un fameux que j'avais connu au cirque de Barnum se chargea de me le faire escompter ; il me mena chez le Digonard.

CHALUMEAU.—Et celui-ci te donna...

BAGNOLET.—Dix piastres en argent, vingt-quatre concertinas et un veau à deux têtes.

TOUS (*riant*).—Un veau à deux têtes ?

BAGNOLET.—Et encore il était malade... huit jours après, il rendit le dernier soupir entre mes bras... bref, je me trouvai bientôt sans le sou, obligé de vivre d'industrie.

CHALUMEAU. — Ce pauvre Bagnolet !... et tu n'as pas flanqué une bonne râclée à ce gueux de Montreuil ?

BAGNOLET,—J'en ai eu l'idée... oui, je l'aurais éreinté de bon cœur... si j'avais pu... mais il est plus fort que moi.

CHALUMEAU. Ah ça, tu le crains donc ?

BAGNOLET.—Non, mais j'en ai peur... (*On entend sonner quatre heures.*)

DIGONARD (*revenant*).—Quatre heures ! je suis d'une impatience .. cette affaire dont me parle Montreuil dans sa dernière lettre... (*On entend la*

cloche ou le sifflet du train.) Ah ! enfin, voici le train ! (*Il sort.*)

CHALUMEAU.—Allons, vous autres, v'là le train. (*Allant à Crèvecœur.*) Allons, viens avec nous, la vieille... gagner la petite goutte.

CRÈVECŒUR.—La petite goutte... oui... oui...

TOUS.—V'là le train ! V'là le train. (*Ils entrent dans la gare ; la scène se vide.*)

SCÈNE III

BAGNOLET, *puis* CASIMIR.

BAGNOLET (*seul*).—Le train de quatre heures ; j'ai bien peur de ne pas faire mes frais aujourd'hui... ma foi ! au petit bonheur. (*Il va pour sortir et se rencontre avec Casimir.*)

CASIMIR.—Ah ça mais, où s'est-il donc fourré ce Bagno... (*Le reconnaissant.*) Ah ! le voilà !...

BAGNOLET.—Casimir !

CASIMIR.—Je te trouve donc enfin ?

BAGNOLET.—Casimir, Casimir, par le train... Tu viens donc passer quelques jours à Montréal ?

CASIMIR.—Et pourquoi donc restais-tu là au lieu de venir à ma rencontre ?

BAGNOLET.—A ta rencontre ?... mais pour que je le fisse, il fallait que je le pusse ; et pour que je le pusse, il fallait que je susse... que tu arrivais.

CASIMIR.—Allons donc ! est-ce que je ne te l'avais point écrit.

BAGNOLET.—T'écrit... tu m'avais écrit ?

CASIMIR.—Certainement... il y a quatre jours, une lettre datée de Nicolet, et par laquelle je t'annonçais mon arrivée.

BAGNOLET.—Ah ! bah ! je n'ai rien reçu.

CASIMIR.—C'est impossible !

BAGNOLET.—C'est impossible, mais ça est.

CASIMIR.—Et les trois autres... les trois autres lettres que tu as aussi laissées sans réponse.

BAGNOLET.—Tu m'en as écrit trois autres... Ah ! j'y suis... tu les as adressées à mon ancienne demeure.

CASIMIR —Sans doute.

BAGNOLET.—Et je suis déménagé.

CASIMIR.—Comment ! tu as changé de logement !

BAGNOLET (*avec importance*).—Oui, les cheminées fumaient !... je n'étais pas content du voisinage... et puis (*à part*) et puis le propriétaire m'a flanqué à la porte.

CASIMIR.—Allons ! puisque je t'ai trouvé, je vais entrer réclamer mes bagages... (*Il sort.*)

BAGNOLET.—Je vais avec toi... (*Il va pour sortir et se rencontre avec Didier qui entre*). Ah ! excusez, monsieur, je ne vous voyais pas.

SCÈNE IV

BAGNOLET, DIDIER.

DIDIER.—Eh mais, c'est Bagnolet.

BAGNOLET.—Mon nom... mais pardon... je n'ai pas le temps de...

DIDIER.—Tu n'as pas le temps de serrer la main à une ancienne connaissance, à un concitoyen ?

BAGNOLET.—Un concitoyen !... ah ! vous êtes des Trois-Rivières... Monsieur, je vous salue bien ; mais je suis très pressé... il faut que je...

DIDIER (*l'arrêtant*).—Ah ça, mais regarde-moi donc ! tu ne me reconnais pas ?

BAGNOLET (*le regardant*).—Attendez... si fait...

je n'ai pas la berlue... ah ! mon Dieu ! est-ce possible... tu serais... vous êtes...

DIDIER.—Charles Didier !

BAGNOLET.—Charles Didier ! qu'on appelait le petit Charlot ?

DIDIER.—Avec qui dans ton enfance, tu allais...

BAGNOLET.—A l'école... Oui, et qui me défendait toujours contre les grands... qui se battait à ma place... Ah ! Dieu ! m'en avez-vous épargné, des taloches... aussi, entre nous, c'est à la vie, à la mort, et si je puis vous être bon à quelque chose... voulez-vous visiter la ville ?

DIDIER.—Pour le moment, j'ai plutôt besoin de repos, car depuis que nous nous sommes vus, j'ai fait de grands voyages.

BAGNOLET.—Ah bah ! des grands voyages...

DIDIER.—Et j'arrive d'Australie, où mon pauvre père vient de mourir.

BAGNOLET. — Votre vieux père... mais vous, qu'est-ce que vous avez été faire par là ?

DIDIER.—J'avais quitté le Canada pour aller chercher fortune... j'ai réussi... Et c'est pour des affaires de famille que je viens à Montréal...

BAGNOLET.—Ah ! j'entends... c'est juste ; au fait, vous venez retrouver votre frère...

DIDIER.—Mon frère, oui... Paul a recueilli sa part de notre héritage, il doit être heureux.

BAGNOLET.—Heureux, lui ? mais pas du tout.

DIDIER.—Que veux-tu dire ?...

BAGNOLET.—Qu'à son arrivée à Montréal, monsieur Paul, votre frère, allait dans le monde... il voulait briller... trop briller, même...

DIDIER.—Ensuite...

BAGNOLET.—Si bien qu'au bout de quelque temps, il s'est lancé dans ce qu'on appelle ici la haute mauvaise société.

DIRIER.—Tu me fais frémir !

BAGNOLET.—Mais pour vivre longtemps dans ce monde là il faut ou beaucoup d'argent... ou beaucoup d'adresse... et...

DIDIER.—Et Paul qui était pauvre, ne s'y est pas maintenu, lui, parce qu'il n'a pas rejeté tout sentiment de probité, parce qu'il est homme d'honneur, n'est ce pas ?... et maintenant, il est en proie au besoin, à la souffrance, à la misère !... Oh ! je veux le retrouver, je veux le revoir !... tu dois connaître sa demeure, tu me conduiras...

BAGNOLET —Sa demeure ?... ça n'est pas facile ; n'importe, je soupçonne... dès ce soir nous nous mettrons en campagne.

DIDIER.—Où demeures tu ?

BAGNOLET.—Friponne street, numéro neuf, au dernier étage... il y a une patte de lièvre à la porte !

DIDIER.—Il suffit !

UN COCHER (*entrant*). — Monsieur, vos effets sont chargés ; la voiture vous attend.

DIDIER.—Merci... (*A part.*) Qu'ai-je appris, grand Dieu ?... Paul !... non, malgré ses fautes... je ne puis... je ne veux pas l'abandonner. (*Haut*) Bagnolet, tu te souviendras de ta promesse, n'est-ce pas ?... j'irai te prendre... tu me conduiras vers mon frère... et si, en échange de ce service, tu as besoin de moi, tu n'auras qu'un mot à dire... et ma reconnaissance... A ce soir, donc, Bagnolet, à ce soir.

BAGNOLET.—A ce soir ! (*Didier sort.*)

SCÈNE V

BAGNOLET, *puis* MONTREUIL, DIGONARD, CHALUMEAU, GAMINS.

BAGNOLET (*seul*). — Le retrouver, ça ne sera pas facile ; un homme sans domicile... C'est égal, j'ai une idée... (*Eu ce moment entrent Montreuil et Digonard, poursuivis par les gamins, puis le cocher, Chalumeau, l'afficheur et Poplard.*)

LE COCHER. — Une voiture, monsieur, une voiture ?

POPLARD. — Un commissionnaire ? voilà ! voilà !

CHALUMEAU ET L'AFFICHEUR — Voilà pour la commission !

MONTREUIL — Allons, je vous dis de ne pas me rompre les oreilles, je n'ai besoin de personne pour mes malles.

BAGNOLET (*à part*). — Ses malles... C'est un voyageur !... tenue d'homme riche, si je lui offrais...

MONTREUIL (*à Digonard*). — Venez par ici, nous pourrons causer plus à notre aise...

BAGNOLET (*s'avançant*). — Pardon ; monsieur est étranger ; s'il avait besoin d'un cicérone.

MONTREUIL (*se détournant*). — Hein ?... que veux-tu ?

BAGNOLET (*effrayé*). — Montreuil !... ah ! grand Dieu !

MONTREUIL. — Eh ! c'est Bagnolet ! quel diable de métier fais-tu là ?

BAGNOLET. — Moi ? je... je...

MONTREUIL. — Allons, c'est bien, nous avons à causer... va-t'en.

BAGNOLET. — Je m'en vais... (*A part.*) Allons retrouver Casimir... Ce diable d'homme me fait des peurs atroces. (*Il sort précipitamment.*)

CHALUMEAU (*un petit bout de cigare à la bouche. A part*).—Exerçons ma petite industrie...(*Haut.*) Excusez, mon bon monsieur, voulez vous me permettre de m'allumer ?

MONTREUIL (*lui tendant son cigare*).—Allons, dépêche-toi !

DIGONARD.—Nous n'en finirons pas.

MONTREUIL.—Oh ! cela ne peut pas se refuser, la fraternité du cigare.

CHALUMEAU.—Oui, la fraternité du... Merci mon bon monsieur. (*Il met le grand cigare de Montreuil dans sa bouche et lui présente son petit bout.*)

MONTREUIL.—Hein ? comment... eh bien ! que fais-tu donc ?

CHALUMEAU.—Ah ! pardon, pardon, c'est que je m'étais trompé... voilà le vôtre.

MONTREUIL.—Animal, maintenant que tu l'as mis dans ta bouche, garde-le.

CHALUMEAU (*à part*).—C'est bien là-dessus que je comptais. (*Haut*) Ah ! rendez-moi mon bout, si ça vous est égal.

MONTREUIL.—Tiens, et laisse-moi en repos... (*Il jette le bout, Chalumeau le ramasse.*)

CHALUMEAU.—Enlevé ! voilà déjà trois cigares que ce bout-là me rapporte. (*Il éteint celui de Montreuil, le met dans sa poche, et sort.*)

SCÈNE VI.

MONTREUIL, DIGONARD.

DIGONARD.—Eh bien, nous voilà seuls, parlons de cette grande affaire.

MONTREUIL.—Attends, car c'est toute une histoire... histoire mystérieuse, mais dont je puis te

confier le secret, à toi qui me connais bien et dont je sais aussi toute la vie...

DIGONARD.—Toute ma vie... je suis banquier...

MONTREUIL.—Bon... et je sais ce que tu étais avant... je sais même depuis que tu exerces la banque, plus d'un zéro criminel que tu as adroitement glissé à la fin d'un compte de jeune homme...

DIGONARD.—Enfin cette affaire...

MONTREUIL.—M'y voici, il y a quelque temps je me trouvais à Sorel, ayant épuisé toutes mes ressources.

DIGONARD. – Je le sais.

MONTREUIL.—Oui, car je t'avais écrit pour te supplier de me prêter quelque argent sur ma parole.

DIGONARD.—Ta parole, par malheur, c'était ta seule garantie.

MONTREUIL.—Ce qui fait que tu ne m'as rien prêté du tout; or, un soir, j'étais sans argent, n'ayant auprès de moi ni un ami qui pût m'aider, ni quelque autre dont je pusse me servir... je me promenais dans la campagne, aux alentours d'une petite maison dont je venais de voir sortir les habitants. La maison est déserte, me disais-je, et à cette pensée un frisson parcourut tout mon corps... Une haie de quelques pieds me séparait seule du jardin ; je la franchis d'un bond, et grimpant lestement le long d'un arbre renversé sur la façade de derrière, j'entrai dans l'appartement du premier étage ; il y avait là un petit bureau bien fermé pour un autre, mais presque ouvert pour moi, et dans ce bureau une liasse de billets de banque que j'enveloppai à la hâte dans la première feuille de papier que je sentis sous ma main ; puis je sautai de la croisée dans la terre labourée du jardin, et je partis... Une heure après, attablé dans

une hôtel de la ville, je dérou ai mes billets, et je découvris que l'enveloppe était une lettre que je me mis à lire... Cette lettre était datée d'Australie, et signée : Didier.

DIGONARD (*avec étonnement*).—Didier !

MONTREUIL.—Didier, négociant des Trois-Rivières, et qui était allé rejoindre là-bas son fils aîné, presque son fils unique, puisque le plus jeune était, disait-il, perdu pour le monde et pour son père... Le vieillard écrivait cette lettre à son lit de mort ; il l'adressait à son meilleur ami, au millionnaire Desrosiers, et acceptait l'offre que celui-ci avait faite d'unir leurs deux enfants... Je me souviens alors de ce Paul Didier, des Trois-Rivières qui avait pendant quelques temps vécu parmi les nôtres, c'était le cadet des deux frères ; mais comme il m'apprenait que Desrosiers, parti depuis longtemps de sa ville natale, ne connaissait ni l'un ni l'autre, alors une pensée subite s'empara de mon esprit, un plan immense se déroula tout entier devant mes yeux ; cette lettre était un talisman qui devait nous enrichir, une mine d'or dont je tenais le filon. Je venais de voler deux cents piastres, je les avais enveloppées dans un million.

DIGONARD.—Mais ce plan, quel est-il ?

MOMTREUIL.—Le lendemain, plus décemment vêtu, je me présentai chèz Desrosiers. J'arrive d'Australie, lui dis-je, et je vous annonce le retour de votre futur gendre... —Eh quoi !... Didier ? Est en ce moment à Montréal où le retiennent quelques affaires Eh bien, s'écrie le bonhomme, c'est à Montréal que je veux faire la noce, nous irons à Montréal.

DIGONARD.—Ah bah ! il va venir ?

MONTREUIL.—Il est venu ; en ce moment, il conduit sa fille à l'hôtel Richelieu, dans un ins-

tant il reviendra pour y faire porter ses bagages, et les miens.

DIGONARD.—Les tiens... mais je croyais qu'il y a un mois, tu était sans...

MONTREUIL.—Il y a un mois je ne connaissais pas mon ami Desrosiers ; maintenant il faut retrouver Paul.

DIGONARD.—Paul Didier !

MONTREUIL.—Oui, Paul, qui saura bien parler au Desrosiers de son propre père, de ce vieil ami qu'il a si longtemps connu et de l'Australie qu'il ne connaît pas, Paul, que nous tirerons de la misère pour lui donner une riche dot que nous partagerons bien entendu ; mais il faut délier à son profit les cordons si serrés de ta bourse ; c'est un beau garçon auquel il ne manque que des habits d'une coupe nouvelle, chevaux et voiture, et tu lui donneras tout cela.

DIGONARD.—Mais...

MONTREUIL.—Car ce n'est qu'avec tout cela qu'il peut prendre, sans éveiller les soupçons, la place de ce frère qui s'est enrichi en Australie.

DIGONARD.—Fort bien, mais cette fois je ne veux pas risquer...

MONTREUIL.—Quelques centaines de piastres, pour en gagner deux cent mille ?

DIGONARD.—Deux cent mille...

MONTREUIL.—Ah ! tu réfléchis, mais cela ne suffit pas, il faut agir.

DESROSIERS (*hors de scène*).—Fort bien, je reviens à l'instant.

MONTREUIL.—Silence ! j'aperçois notre homme.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DESROSIERS.

MONTREUIL.—Eh ! arrivez donc, mon cher M. Desrosiers, j'étais en train de parler de vous.

DESROSIERS.—Vraiment !

MONTREUIL.—Oui, je faisais votre éloge, car vraiment il est impossible de rencontrer un compagnon de voyage plus agréable et plus spirituel.

DESROSIERS.—Ah ! monsieur, croyez que de mon côté je n'ai qu'à m'applaudir...

MONTREUIL.—Vous êtes bien bon ; mais permettez-moi d'abord de vous présenter monsieur Antoine Digonard.

DESROSIERS.—Monsieur, je n'ai qu'à m'applaudir...

DIGONARD (*saluant*).—Monsieur !

MONTREUIL.—C'est un de mes meilleurs amis, un ami de notre cher Didier, et qui a su, à force de travail et de capacité se créer une position brillante.

DIGONARD (*modestement*).—Montreuil !

MONTREUIL.—Qui possède une fortune considérable, et, ce qui est plus rare, une réputation sans tache.

DIGONARD.—Assez, Montreuil, assez.

DESROSIERS.—Présenté par vous, monsieur, cela suffit. Couvrez-vous donc, messieurs.

DIGONARD.—Monsieur...

DESROSIERS.—Monsieur.

MONTREUIL.—Messieurs ! (*Ils se couvrent tous les trois.*) Ah ! c'est qu'à Montréal, il est indispensable de savoir à qui l'on a affaire. Dans les grandes villes il faut toujours être sur la réserve, ou l'on court le risque d'être trompé.

DIGONARD.—Montreuil a raison.

DESROSIERS.—Ma foi, messieurs, moi, je n'ai jamais craint cela ; en affaires comme en amitié, j'ai toujours été d'une entière confiance... et, jusqu'à présent je n'ai eu qu'à m'applaudir...

DIGONARD.—En vérité, cela prouve la droiture de votre caractère.

DESROSIERS.—Et puis je me flatte d'être assez bon physionomiste... je distingue du premier coup d'œil.

DIGONARD.—Vraiment !

DESROSIERS. — Par exemple, votre ami, M. Montreuil a tout de suite fait ma conquête... oui, la première fois que je l'ai vu, je me suis dit : Parbleu, voilà un honnête homme.

DIGONARD.—Peste ! je vois que vous vous connaissez en physionomies.

MONTREUIL.—Touchez là, monsieur Desrosiers.. (*il lui tend la main*) la confiance d'un homme tel que vous est un trésor pour un homme tel que moi... Mais je vous le répète, il ne faut pas se fier au premier venu... à Montréal, il y a tant de filous.

DESROSIERS.—A propos, messieurs, il est cinq heures ; voulez-vous me permettre de vous offrir à dîner ?

MONTREUIL.— Comment donc ! j'accepte avec plaisir.

DIGONARD.—Et moi j'allais vous le proposer.

MONTREUIL (*bas*).—Menteur !

DESROSIERS (*à Digonard*).—A merveille ! nous ferons à table plus ample connaissance, nous causerons de la surprise que je ménage à notre cher Didier...

MONTREUIL.—C'est cela... le temps seulement de faire porter mes malles.

DESROSIERS (*voyant entrer un cocher*).— Ah ! justement, je crois que les voilà.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BAGNOLET, CASIMIR, CHALUMEAU, CRÈVECŒUR, VOYAGEURS, GAMINS.

BAGNOLET (*portant des paquets*). — Viens par ici, Casimir.

GAMINS (*les poursuivant*).—Une voiture, monsieur, un commissionaire ?

UN COCHER.—La malle de M. Montreuil.

MONTREUIL.—C'est bien, mettez ça là.

PLUSIEURS GAMINS.—Monsieur, voulez-vous que je porte ça ?

MONTREUIL.—Eh ! non, laissez-moi en repos. (*Tous s'éloignent, Crèvecœur reste seul, près de Montreuil.*).

MONTREUIL.—Eh bien, et toi, qu'est-ce que tu me veux ?...

CRÈVECŒUR.—Les malles... porter les malles... pour gagner... la goutte.

MONTREUIL.—Je n'ai que faire de toi, ivrogne.

CRÈVECŒUR.—Ah ! (*Montreuil le repousse durement. Les gamins le font pirouetter.*)

BAGNOLET.—Eh bien, eh bien, pourquoi le bousculez-vous comme ça... lâchez le donc, ce pauvre homme !

CHALUMEAU.—Au fait, pourquoi qu'il se laisse faire ? pourquoi qu'il est si endurant ?

BAGNOLET.—Vous croyez ça... lui, endurant,... il ne l'est pas toujours, allez ; rien qu'avec un mot, le mouton peut se changer en tigre enragé.

CHALUMEAU.—Ah ! bah ! lui, pas possible !

BAGNOLET (*posant ses paquets*).—Pas possible... eh bien, tu vas en juger ; dis donc, eh ! Crévecœur.

CRÈVECŒUR.—Hein ?

BAGNOLET —Tu vois bien celui-là ? (*Il lui désigne Chalumeau.*)

CRÈVECŒUR.—Oui... eh bien ?

BAGNOLET.—Eh bien, c'est lui qui a fait mourir Marie Hubert.

MONTREUIL (*qui a entendu. A part*).—Marie Hubert !

CRÈVECŒUR (*furieux*).—Marie Hubert !... lui !... lui !... (*Il terrasse Chalumeau.*)

CHALUMEAU.—Eh ben !... eh ben !... qu'est-ce qu'il a donc ?... Retenez-le... mais retenez le donc !

CRÈVECŒUR (*qu'on arrête*).—Laissez... laissez... il a fait mourir Marie Hubert...

BAGNOLET (*l'arrêtant*).—Allons, allons, Crèvecœur ; c'était une farce, c'était pour t'attraper... ce n'est pas lui.

CRÈVECŒUR (*se calmant*).—Ah ! ce n'est pas lui !

BAGNOLET.—Eh ! non, c'était pour plaisanter.

CRÈVECŒUR.—Plaisanter !... faut pas plaisanter avec Marie Hubert. (*Il s'éloigne paisiblement.*)

MONTREUIL (*qui a tout examiné, à part*) —Marie Hubert !... voilà qui est étrange ! (*Allant frapper sur l'épaule de Crèvecœur.*) Dis-moi, mon brave, porte ma malle, je te payerai bien.

CRÈVECŒUR.—Oui... oui . merci. (*Il va prendre la malle*)

MONTREUIL.—Allons, messieurs !

DESROSIERS.—A table nous causerons de notre grande affaire.

BAGNOLET (*qui a repris ses paquets*).—Viens, Casimir. (*Ils sortent à gauche.*)

MONTREUIL (*prenant le bras de Desrosiers*).—Partons !...

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le quai Molson ; à la gauche de l'acteur coule le fleuve. Des chaloupes amarrées au quai, peuvent être vues par le public, ou bien elles sont supposées être dans la coulisse. On y descend par quelques marches ; à la droite de l'acteur une ou plusieurs piles de planches. Le théâtre ne doit être que faiblement éclairé.

SCÈNE Ière.

CHALUMEAU, POPLARD, PLUSIEURS VAGABONDS, *les uns sur la scène, les autres montant et descendant des chaloupes. Toutes les scènes de vagabonds doivent être jouées avec mystère et sans parler haut.*

CHALUMEAU (*en dehors*).—Brrrrrr !

TOUS (*levant la tête*).—Quoi donc ?

CHALUMEAU —C'est moi, c'est Chalumeau. (*Il entre.*) Eh ! Poplard, quoi que tu fais donc ?

POPLARD.—Attends... je prépare la chambre à coucher ; je viens de retourner les matelas, et je confectionne les oreillers... Qu'est-ce qui me passe de la paille ?

UN VAGABOND.—Voilà ! Tiens, v'là pour ton lit de plume.

CHALUMEAU.—Dis donc, Poplard !

POPLARD.—De quoi ?

CHALUMEAU.—N'en mets pas trop à ma place, mon bonhomme.

POPLARD.—Pourquoi donc ça.

CHALUMEAU,—Je veux pas m'habituer à être couché trop mollettement ; on ne sait pas dans quelle position qu'on peut se trouver plus tard.

POPLARD.—Ah ben, t'es pas comme moi, j'aime à être ben couché.

CHALUMEAU.—On n'est pas déjà si mal ici, on entend couler la rivière qui vous berce comme une maman nourrice ; seulement, y a une chose qui me chiffonne.

POPLARD.—Et quoi donc ?

CHALUMEAU.—C'est d'avoir pas de rideaux.

TOUS.—Des rideaux !

CHALUMEAU.—Oui, ça empêcherait les courants d'air. C'est si mal fermé, sur les quais.

POPLARD.—A propos, tous les locataires sont-ils rentrés ?

CHALUMEAU.—Il manque encore l'abruti et le nouveau.

POPLARD.—Ah ! oui, ce jeune homme qui vient coucher ici depuis une huitaine de jours. Faudra pourtant s'informer de ce que c'est, lui demander son nom.

CHALUMEAU.—As-tu pas peur de te compromettre !

POPLARD.—Mais dame, faut savoir qui qu'on fréquente.

PLURE D'OIGNON (*en dehors*).—Prr...

TOUS.—Qu'est-ce que c'est que ça ?

CHALUMEAU.—Ah ! je connais, c'est un de mes amis, monsieur Plure d'Oignon.

POPLARD.—Plure d'Oignon, j'en ai entendu dire...

CHALUMEAU.—Laisse donc ! c'est pas un filou ; il ouvre les portières et il sert les maçons.

POPLARD.—Faudra voir.

CHALUMEAU.—Tu verras que c'est un bon luron.

SCÈNE II

LES MÊMES, PLURE D'OIGNON, *arrivant par la gauche.*

PLURE D'OIGNON. — Monsieur Chalumeau, s'il vous plaît ?

POPLARD.—C'est ici, donnez-vous donc la peine d'entrer.

CHALUMEAU.—Me v'là, bonsoir ! comment que tu te portes ?

PLURE D'OIGNON (*tristement*).— Ça va mal... merci.

CHALUMEAU.— Comme t'as l'air triste ce soir ! Qu'est-ce qui t'est donc arrivé ?

PLURE D'Oignon.—Tous les malheurs ; d'abord je viens d'éprouver une banqueroute.

TOUS. —Une banqueroute !

PLURE D'Oignon.—Oui ; un monsieur et une belle dame qui m'ont envoyé chercher une voiture, et ils ne m'ont rien donné.

TOUS.—Ah !

POPLARD.—Le monde est si dur.

PLURE D'OIGNON. — De plus mon logeur m'a donné mon compte.

CHALUMEAU.—Bah ! et pourquoi ?

PLURE D'OIGNON.—Parce que je ne lui payais pas le sien ; mais heureusement je me suis souvenu que tu m'as offert l'hospitalité, et me v'là ; tu vas me conduire à ton domicile.

CHALUMEAU.—A mon domicile ; mais tu y es...

PLURE D'OIGNON.—Ah bah !

POPLARD.—Vous occupez le salon, (*montrant les chaloupes*) et voici la chambre à coucher.

PLURE D'OIGNON.—Ah ! ce local... Y a pas cher de loyer alors.

CHALUMEAU.—Rien par mois, y compris l'eau et les taxes.

POPLARD.—On rentre à l'heure qu'on veut.

CHALUMEAU. — Et même tu peux utiliser tes heures de sommeil, et t'adonner à la pêche en dormant.

PLURE D'OIGNON.—Qu'est-ce que c'est que ça, la pêche en dormant ?

CHALUMEAU.—Une invention à moi. Tu vois bien ce grelot ?

PLURE D'OIGNON —Eh bien ?

CHALUMEAU.—Eh bien, le soir quand je me couche, je me l'attache à l'oreille avec ma ligne, que je laisse pendre à l'eau par l'autre bout, et je m'endors. Quand ça commence à mordre, v'là ma ligne qui remue, et quand c'est pris tout à fait le grelot fait sa musique... Drelin, drelin, drelin... Aussitôt je me réveille et je pince mon doré. V'là ce que c'est que la pêche en dormant.

TOUS.—Bravo !

POPLARD.—Dès ce soir j'en attrape une brochetée.

PLURE D'OIGNON. — Allons, je vois qu'on ne s'ennuie pas trop ici, et puisque je ne puis pas faire autrement, je me décide et je reste.

CHALUMEAU.—C'est ça... je le savais. (*Crèvecœur paraît.*)

UN VAGABOND.—Chut !

POPLARD.—Qué qu'y a ?

LE VAGABOND. — V'là la patrouille. (*La patrouille passe derrière la pile de planche.*)

POPLARD.—La v'là qui passe. La v'là qui descend par ici. (*Mouvement.*) Eh ! non... Tiens, c'est le père Crèvecœur. (*Crèvecœur descend.*) Eh, oui, parbleu, c'est lui... C'est toi, mon vieux ?

SCÈNE III

LES MÊMES, CRÈVECŒUR.

CRÈVECŒUR.—Oui, me v'là, bonsoir.

CHALUMEAU.—Eh ben ! vieux, comment que ça va ? nous avons donc gagné de l'argent aujourd'hui ?

CRÈVECŒUR.—Oui, oui, un peu.

CHALUMEAU.—Combien qu'y t'a donné, le monsieur, pour porter ses malles ?

CRÈVECŒUR.—Trois trente sous.

TOUS.—Trois trente sous !

POPLARD.—Tant que ça ! fichtre ! Est-ce que t'as déjà tout avalé ?

CRÈVECŒUR.—Non, pas tout ; il m'en reste encore.

POPLARD.—Voyons combien qu'y te reste.

CRÈVECŒUR (*tirant son argent*).—Ah ! j'sais pas. j'ai pas compté.

POPLARD.—Voyons !... Trente sous. Comment, malheureux tu n'as plus que trente sous ! Je gage que tu en as perdu en route, t'as si peu de soin ! Pour plus de sûreté, je vas te garder ça, moi.

CRÈVECŒUR.—Ah ! je veux bien.

CHALUMEAU.—Du tout, du tout, je ne veux pas ; je le connais, Poplard ; sous prétexte de t'empêcher de le dépenser, il serait capable de le dépenser soi même. (*Il le reprend à Poplard et le donne à Crèvecœur.*) Tiens, ma vieille, mets ça dans ta poche, pour boire ta petite goutte demain.

CRÈVECŒUR.—Merci !

CHALUMEAU.—C'pauvre vieux !... parcequ'il est abruti, c'est pas une raison pour lui prendre ce qu'il a... Allons, va te coucher, ma vieille ; après

ce que t'as bu aujourd'hui, tu dois avoir envie de faire dodo... Bonne nuit, papa Crèvecœur.

CRÈVECŒUR.—Bonsoir ! bonsoir !

TOUS.—Bonsoir, l'Abruti.

CRÈVECŒUR.—Bonsoir !... (*Il descend dans les chaloupes.*)

POPLARD.—Ah ça, qu'est-ce que t'as donc à prendre comme ça ses intérêts ?

CHALUMEAU.—C'est mon idée... je veux qu'on ait pour lui les plus grands égards... qu'on lui laisse la meilleure place pour dormir... et surtout qu'on ne lui parle jamais de Marie Hubert.

CRÈVECŒUR (*montrant la tête au bord du quai*). —Hein !... de quoi ?

CHALUMEAU.—Rien, rien... Bonne nuit, mon vieux ; ne fais pas de mauvais rêves... (*Crèvecœur disparaît tout à fait.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, PAUL.

PAUL (*timidement*).—Pardon, mes amis... je venais...

TOUS.—Tiens, c'est le nouveau.

PAUL.—Mais je vous gênerai peut-être ?

POPLARD.—Nous gêner ? pourquoi donc ça ?

PAUL.—Ah ! c'est qu'en vous voyant aujourd'hui plus nombreux qu'à l'ordinaire, je craignais...

CHALUMEAU.—De trouver vot'place prise ?... allons donc, c'est sacré, ça... est-ce que vous n'êtes pas un camarade... un habitué ?

PAUL. — Un camarade... en effet, voilà huit jours...

CHALUMEAU.—Huit jours que vous venez passer la nuit ici... (*Mouvement de Paul.*) Ah ! pardine,

y a pas d'affront, on n'est pas déshonoré pour ça... n'est-ce pas, vous autres ?

POPLARD.—Tiens, j'y couche bien, moi !

CHALUMEAU.—C'te bêtise !... est-ce que tu ne vois pas, aux manières de monsieur, qu'y n'est pas habitué à vivre comme nous ?

PLURE D'OIGNON.—Ah ça ! vous avez donc eu des malheurs ?

PAUL.—Des malheurs !... Non... ce sont mes propres fautes qui m'ont conduit à cet état de misère et de honte... je ne puis accuser que moi-même... Le désir de briller, une ambition au-dessus de mes moyens m'ont entraîné à contracter des dettes...

CHALUMEAU.—Tu entends, Plure d'Oignon !... ménage ta fortune, mon bonhomme.

PAUL.—Délaissé, abandonné par ceux qui se disaient mes amis, poursuivi par mes créanciers, je n'osai bientôt plus rentrer chez moi, où m'attendaient un désespoir plus poignant que le mien, des reproches plus cruels encore que ceux de ma conscience.

CHALUMEAU.—Bon, bon, je comprends pas !... Comprenez-vous, vous autres ?...

TOUS.—Ma foi, non !

CHALUMEAU.—Mais n'importe, faut reprendre un peu de courage... il ne faut quelquefois qu'un instant pour vous remettre à flot.

PLURE D'OIGNON.—Tiens, c'est vrai, ici on couche sur l'eau, c'est déjà un commencement... Ah ! ça, soupe-t-on ici ?

CHALUMEAU.—Ça me va ! j'régale !

POPLARD.—Passons dans la salle à manger. (*Ils remontent et vont s'asseoir près de la pile de planches.*)

PAUL (*se tenant à l'écart*).—Huit jours déjà de

ce cruel supplice ; huit jours pendant lesquels le remords et la faim sont venus m'assiéger sans relâche... j'ai cherché à travailler ; mais on m'a demandé l'emploi de ma vie passée, et la honte m'a monté au visage. Chaque soir me ramène parmi ces misérables cent fois moins à plaindre que moi, car je les vois dormir à mes côtés, tandis que de cruels souvenirs me tiennent éveillé... Et Louis, pauvre Louis que j'ai détourné des sentiers du bien pour l'associer à ma vie d'oisiveté et de débauche ; Louis que je n'ai pas revu depuis huit jours et que j'ai laissé dans le plus affreux désespoir, après lui avoir vu perdre au jeu une somme considérable qu'il n'a pas pu payer. Qui sait si, écrasé par le remords et la honte, il n'a pas attenté à ses jours... Grand Dieu ! et ce serait là mon ouvrage... Ah ! je suis trop coupable... (*On entend chanter Bagnolet.*)

CHALUMEAU.—Tiens, qu'est-ce qui chante donc là-bas ?

POPLARD.—Ça vient d'une barque... elle nage par ici. (*Une barque vient aborder au quai ; elle porte Bagnolet et Didier, tous deux vêtus comme les autres vagabonds.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, BAGNOLET, DIDIER.

CHALUMEAU.—Tiens, c'est Bagnolet.

TOUS.—Bagnolet !

BAGNOLET.—Oui, les amis, et avec un camarade, un ami dont je réponds. Ça vous va-t-il ?

CHALUMEAU.—Nous tâcherons d'arranger ça... Poplard, faut des oreillers en plus ; va me chercher deux pavés ; moi, je vas rélargir le matelas.

Venez m'aider, vous autres. (*Chalumeau, Poplard et Plure d'Oignon vont aux chaloupes, les autres remontent la scène; Didier et Bagnolet se trouvent seuls sur le devant.*)

DIDIER.—Eh quoi ! c'est parmi des vagabonds que je dois retrouver mon frère !... je comprends maintenant pourquoi tu as voulu nous affubler de ce costume... sous lequel se cache parfois le vagabond, mais qui recouvre aussi le brave et honnête ouvrier.

BAGNOLET.—Justement... avec ça, on ressemble à tout le monde.

DIDIER.—Et tu es certain que c'est ici...

BAGNOLET.—Que Paul vient coucher depuis huit jours ; j'en suis sûr... mais ce que j'ai encore à vous apprendre, c'est que nous ne sommes pas seuls à sa recherche.

DIDIER.—Comment? que veux-tu dire?

BAGNOLET.—Que deux autres viendront ici comme nous, Montreuil et Digonard.

DIDIER.—Je ne les connais pas.

BAGNOLET.—Non ; mais je les connais, moi, et je suis bien sûr qu'il y a là-dessous quelque machination.

DIDIER.—Ces deux hommes sont donc...

BAGNOLET.—Deux chanapans finis...

DIDIER.—Eh bien puisque je veux savoir quelle est sa position, connaître ses malheurs ou ses fautes, son passé et ses projets pour l'avenir, restons... et observons bien... Mais, comment savoir s'il est déja ici.

CHALUMEAU (*sortant du bateau*).—Là... voilà qui est fini ; l'appartement est prêt.

POPLARD.—Chut ! j'entends des pas.

CHALUMEAU (*bas*).—C'est peut-être encore une patrouille... tiens, on descend sur le quai...

POPLARD.—Est-ce que ce serait encore des nouveaux locataires ?

CHALUMEAU.—Eh ! non, c'est des messieurs, c'est trop bien mis pour nous.

BAGNOLET (*bas à Didier*).—Je les reconnais, ce sont nos hommes. (*Il l'amène à l'écart, à droite.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MONTREUIL, DIGONARD.

MONTREUIL.—Deux mots, s'il vous plaît, mes amis.

CHALUMEAU (*effrayé*).—Hein ?... de quoi ?... qui vive ?

DIGONARD.—Ne craignez rien ; nous ne venons pas troubler nos ébats nocturnes ; monsieur et moi nous sommes à la recherche de quelqu'un...

CHALUMEAU. — Quelqu'un ?... connais pas... nous n'avons personne de ce nom-là.

MONTREUIL.—Dites-moi, mes bons amis, n'avez-vous pas remarqué ici depuis quelques jours un jeune homme pauvrement vêtu, mais d'une figure distinguée.

PLURE D'OIGNON.—D'une figure distinguée ? C'est peut-être moi qu'y cherchent.

CHALUMEAU.—Attendez donc, j'ai peut-être ben votre affaire. Comment qu'y se nomme, vot'jeune homme ?

DIGONARD.—Il se nomme Paul Didier.

DIDIER.—Paul Didier !

PAUL (*qui se tenait couché au bas de la pile de planches*).—Mon nom !... (*Se rapprochant.*) Hein, que me veut-on ? qui m'appelle ?

DIGONARD.—C'est lui !

MONTREUIL.—C'est lui même !

PAUL.—Digonard !... Montreuil !

CHALUMEAU (*à part*).—Tiens, tiens, tiens... y se connaissent.

PAUL.—Que me voulez-vous ? Quel motif vous amène ici ?

MONTREUIL.—Tu vas le savoir ; mais d'abord fais éloigner ces braves gens.

PAUL.—Veuillez me laisser, mes amis.

CHALUMEAU.—Ça suffit... du moment que c'est un secret entre ces messieurs et vous... on s'en va... Allons nous coucher.

TOUS.—Allons nous coucher. (*Ils descendent dans les bateaux.*)

BAGNOLET (*bas*).—Ici, nous pourrons tout entendre. (*Ils se placent tous deux à droite, Bagnolet derrière un tonneau, Didier derrière un poteau d'amarrage, et écoutent.*)

DIDIER.—Dans quel état, grand Dieu !... Oh ! mon cœur se brise... et je voudrais...

BAGNOLET.—Silence, et écoutons.

SCÈNE VII

PAUL, MONTREUIL, DIGONARD, DIDIER ET BAGNOLET, *au fond.*

PAUL.—Eh bien, à présent, nous voilà seuls, parlez ! qui vous amène ? vous qui m'avez ruiné, perdu, venez-vous jouir du spectacle de ma misère ?

MONTREUIL.—Au contraire, ingrat, nous venons t'en tirer.

PAUL.—M'en tirer ! vous !

DIGONARD.—Oui, Paul, et dès demain il ne tiendra qu'à vous de recommencer cette existence de luxe et de plaisirs que vous meniez autrefois.

PAUL.—Se pourrait-il ?... mais par quel miracle ? Vous savez bien que je ne possède rien, et que je n'ai rien à espérer de l'avenir.

MONTREUIL.—Excepté la fortune que nous venons t'apporter.

PAUL.—La fortune !

MONTREUIL.—Oui, les coffres de Digonard sont bien garnis, tu le sais ; dès demain tu y puiseras autant que tu voudras.

DIGONARD.—Permettez ! permettez !... je vous ferai quelques avances... pour vous vêtir, vous meubler, vous garnir.

PAUL.—Eh quoi ? je quitterais enfin ces haillons qui me pèsent, qui me brûlent, et vous dites que cela ne dépend que de moi seul ?...

MONTREUIL.—De toi seul !

PAUL.—Mais que faut-il faire ?... parlez, parlez vite...

MONTREUIL.—Ceci est notre secret... on t'instruira plus tard ; jusque là, il ne faut que laisser faire... consentir à être heureux sans t'informer du reste... ce n'est pas bien difficile.

PAUL.—Mais de quoi s'agit-il ?

DIDIER (*qui veut s'élancer*).—Oh ! de quelque infamie, sans doute !

BAGNOLET (*le retenant*).—Chut ! donc.

MONTREUIL.—Il s'agit d'une haute spéculation, dans laquelle tu nous es indispensable ; quant à la moralité, aux dangers de l'affaire, Digonard est trop riche pour rien entreprendre qui puisse le brouiller avec la justice... Enfin, veux-tu, oui ou non, sortir de la fange où tu es tombé ?

PAUL.—Sans doute, mais...

MONTREUIL.—Veux-tu ressaisir la fortune qui t'a échappé une fois... cette existence brillante que tu rêvais jadis ?

PAUL.—Si je le veux?

DIGONARD.—Acceptez donc alors, et demain vous porterez les habits les plus riches, les plus élégants.

MONTREUIL.—Dès demain tu coucheras au St. Lawrence Hall.

DIGONARD.—Vous aurez un joli carrosse.

MONTREUIL.—Et bientôt, bientôt tu seras millionnaire.

PAUL.—Moi?... Il serait possible! et sans crime, sans déshonneur, vous me le jurez?

MUNTREUIL.—Nous le jurons... D'ailleurs tu en jugeras toi-même; car demain tu sauras tout.

PAUL.—Demain! venez donc alors... Oh! cette nuit va me sembler un siècle; car demain, c'est l'oubli de mes souffrances passées; le bonheur! la fortune!... l'accomplissement de mes plus beaux rêves.

MONTREUIL (*bas*).—Il est à nous!... (*Haut.*) Partons! (*Ils sortent tous les trois.*)

DIDIER.—Oui, ce doit être quelque infamie que ces hommes méditent, et je veux...

BAGNOLET (*l'arrêtant*).—Du tout, vous n'irez nulle part, ou ça serait tout gâter... Restez ici; dans un instant nous saurons de quoi il retourne; pour ça, je vas les suivre à la piste et savoir où ils vont le loger... puis je viendrai vous en rendre compte. Ils ont deux cents pas d'avance; mais je peux leur donner ça d'escarre...

DIDIER.—Mais il faudrait alors...

BAGNOLET.—Etre bien sûr de les rattraper... soyez tranquille, allez... je suis jambé comme un coq, et j'ai la rate en caoutchouc. (*Il sort en courant.*)

DIDIER (*seul*).—O malheureux frère... (*Il reste pensif, à gauche.*)

SCÈNE VIII

DIDIER, LOUIS.

LOUIS (*arrivant par la droite, effaré*).—Allons, plus d'hésitation... Il le faut ! il le faut !

DIDIER.—Quel est ce jeune homme ?

LOUIS.—Hélas ! j'ai épuisé toutes les souffrances. Mon Dieu ! pardonnez moi ; ce que je vais faire est un crime, mais je ne puis supporter le déshonneur !

DIDIER.—Cette voix ! oh ! cette voix, je crois reconnaître !... Louis !... c'est Louis !

LOUIS.—Et toi, ma pauvre mère, toi qui es au ciel, prie pour ton fils qui va mourir.

DIDIER.—Mourir ! Oh ! arrêtez ! arrêtez ! (*Il s'élance vers lui.*)

LOUIS.—Quelqu'un ! (*Il se jette à l'eau.*)

DIDIER.—Perdu ! Ah ! le sauver ! du secours ! du secours ! (*Il s'élance sur le bord du quai et ôte son habit.*) Eh ! quoi ! personne ne m'aidera à le secourir ?

CRÈVECŒUR (*paraissant debout sur un bateau qu'il a détaché*).—Oui, me v'là, moi ! (*Didier se jette à l'eau tandis que les autres détachent un bateau.*)

TOUS.—Du secours ! du secours !

SCÈNE IX

DIDIER, LOUIS, CRÈVECŒUR, VAGABONDS.

On rapporte Louis évanoui ; les vagabonds l'entourent avec curiosité.

DIDIER.—Pardon, mes amis... mais je voudrais lui épargner l'embarras...

CHALUMEAU.—Oui, oui, compris... on va s'en aller. (*Les uns se tiennent à l'écart, les autres disparaissent dans les bateaux.*)

LOUIS (*revenant à lui*).—Où suis-je?

DIDIER.—Avec des amis... qui vous plaignent, qui voudraient vous rendre au bonheur.

LOUIS.—Au bonheur !... Hélas ! il n'en est plus pour moi.

DIDIER.—Ne le croyez pas ! Louis, revenez à vous, regardez-moi... ne reconnaissez-vous pas votre ami d'enfance... Charles Didier?

LOUIS.—Charles Didier !... vous !... vous que je revois !... Mais dans quel moment, grand Dieu !

DIDIER.—Pauvre ami, vous vouliez mourir?...

LOUIS.—Ah ! oui... oui... je me rappelle tout à présent, le désespoir !... le délire !... Ah ! pourquoi m'a-t-on arraché à la mort?

DIDIER.—Que dites-vous?... N'y-a-il plus d'espérance sur la terre? N'y a-t-il plus au ciel de miséricorde?

LOUIS.—De miséricorde !... Ah ! si vous saviez comme je suis coupable !...

DIDIER.—Toujours Dieu pardonne au repentir !

LOUIS.—Vous savez, Charles, que je n'ai jamais connu mon père. Ma pauvre mère n'aurait pas pu me faire donner l'éducation que j'ai reçue, vous le savez encore, et c'est à la charité de notre vieux curé que je dois d'avoir pu prétendre à une position sociale dans le monde.

DIDIER.—Oui, je sais, je sais...

LOUIS.—Ayant terminé mes études, je vins faire ma cléricature à Montréal. J'y rencontrai un ami d'enfance qui menait une vie de dissipation et de plaisirs...

DIDIER.—Mon frère Paul ! Hélas !

LOUIS.—Quoi ! vous savez...

DIDIER.—Continuez...

LOUIS.—J'eus la faiblesse d'écouter ses conseils, de suivre son exemple. Comme lui, je me livrai à la fatale passion du jeu. Après des alternatives de pertes et de gains, j'eus le malheur d'engager ma parole pour une forte somme que je n'ai pas pu payer. Le désespoir et la honte m'ont conduit vers cet abîme d'où l'on vient de me tirer. Mais qui donc m'a sauvé?

DIDIER.—Un hasard providentiel m'a conduit sur vos pas; je vous ai sauvé, aidé de pauvre homme qui se tient l'écart.

LOUIS.—Il serait vrai! Ah! ma reconnaissance...

CRÈVECŒUR.—Pourquoi? J'étais là...voilà tout.

DIDIER (*bas à Louis*).—C'est un infortuné. L'abus des liqueurs à détruit sa raison.

LOUIS (*le regardant*).—Pourtant son visage n'est empreint que d'une sombre douleur... Croyez-moi, mon ami, les malheureux se comprennent ou se devinent, et je suis sûr que lui aussi a beaucoup souffert.

CRÈVECŒUR.—Souffert! Oh! oui, bien souffert!

LOUIS (*à Didier*).—Je vous le disais bien.

DIDIER (*passant près de Crèvecœur*).—Eh bien, pour effacer un passé qui, je le crois, a été plein d'amertume, pensez que ce jeune homme vous doit la vie et que ce souvenir...

CRÈVECŒUR.—Des souvenirs... je n'en veux pas. Quand je me rappelle trop... quand ça me revient là... (*indiquant la tête*) et là (*le cœur*) il faut boire pour m'étourdir, pour oublier... et quand je n'ai pas de quoi, je suis malheureux, je souffre, et... je pleure.

LOUIS.—L'infortuné!

DIDIER.—Tenez, voilà de quoi faire oublier vos

chagrins pendant quelque temps. (*Il lui donne de l'argent.*)

CRÈVECŒUR.—Tout ça ! Non, c'est trop ! On me le prendrait... seulement de quoi boire deux jours. (*Il prend une pièce de monnaie parmi celles que lui a données Didier et rend le reste, que celui-ci glisse sans être vu dans la poche de Crèvecœur.*) Après ça nous verrons... ou ben... ou ben, je serai p't'être mort.

LOUIS et DIDIER.—Mort !

CRÈVECŒUR.—Adieu ! adieu ! merci !

LOUIS. — Arrêtez ! N'est-il donc pas d'autres moyens d'oublier ?...

DIDIER.—Pourquoi désespérer toujours ?

LOUIS.—Pourquoi dans vos souffrances ne vous êtes-vous pas adressé à Dieu ?

CRÈVECŒUR.—Eh ben ! et vous ? vous vouliez vous tuer.

LOUIS.—Oh ! j'étais coupable, j'étais fou...

CRÈVECŒUR. - Eh ben, moi, je suis fou, et puis je l'aimais tant... elle...

LOUIS.—Elle ! c'est une femme que vous regrettez ?

CRÈVECŒUR.—Oui, ma femme... ma pauvre femme.

LOUIS.—Et qu'est-elle devenue ?

DIDIER.—Où est-elle ?

CRÈVECŒUR.—Là haut. (*Il indique le Ciel.*)

DIDIER.—Pourquoi ne pas attendre avec courage le jour où vous devez la revoir ? Pourquoi, si vous cherchez l'oubli, ne pas le demander au travail ?

LOUIS.—A la prière ? Est-ce que cela ne plairait pas davantage à celle qui est là-haut ?

CRÈVECŒUR.—A elle ! oui, peut-être... Mais

c'est trop tard... trop tard ! A présent, je ne peux plus,... je bois, je m'étourdis et j'attends.

LOUIS. —Pauvre homme !

DIDIER.—Le malheureux !

SCÈNE X

LES MÊMES. BAGNOLET.

BAGNOLET. —Peut-on entrer ?

DIDIER.—Ah ! c'est toi ! que veux-tu ?

BAGNOLET.—Bonnes nouvelles, excellentes nouvelles, et j'ai des renseignements sur notre homme.

DIDIER.—Sur mon frère.

LOUIS (*à part*).—Paul ! des nouvelles de Paul.

DIDIER.—Parle, parle vite !

BAGNOLET.—Voilà. Je connais tous leurs projets. M. Paul va faire aujourd'hui une affaire superbe...

DIDIER —Mais de quoi s'agit-il ?

BAGNOLET.—D'un monsieur Desrosiers.

DIDIER.—Desrosiers !

BAGNOLET.—Qu'on dit riche à millions, et dont Paul va épouser la fille.

DIDIER.—Grand Dieu !

BAGNOLET (*étonné*).—Quoi donc ?

DIDIER.—Non, ce mariage n'aura pas lieu, je le jure, car c'est un infâme subterfuge que je devine. Ma présence suffira pour déjouer leurs projets et renverser l'imposture. Bagnolet, tu vas me conduire.

BAGNOLET.—Où donc ?

DIDIER.—A l'hôtel de Desrosiers. (*Ils sortent.*)

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME.

Premier Tableau.

Un riche salon de restaurant.

SCÈNE Ière (*)

MONTIZON, GARÇONS, *puis* BAGNOLET.

MONTIZON (*à une table, parcourant un journal. A part*).—Encore personne ! et déjà deux verres d'absinthe et sept journaux de consommés, et je n'aperçois aucune figure de connaissance. (*Haut.*) Garçon ! garçon !

LE GARÇON.—Monsieur ?

MONTIZON.—Est-ce que vous n'avez pas vu ces messieurs ?

LE GARÇON.—Pas encore... d'ailleurs je ne crois pas qu'ils doivent dîner ici aujourd'hui.

MONTIZON (*à part*).—Diable ! moi qui justement comptais le trouver ici... Je commence à croire mon dîner bien risqué.

LE GARÇON.—Aussi, nous n'avons personne à cette heure-ci... il n'est que six heures.

MONTIZON (*à part*).—C'est juste !... attendons. (*Il se met à lire.*)

BAGNOLET (*mis très élégamment mais d'une manière outrée*).—Enfin me voilà revenu dans le monde fashionable ; je respire de nouveau l'air embaumé de la rue St-Jacques ! me voilà redevenu un lion, un *swell*, un *dude* ! tout ça, grâce à la munificence de mon ancien petit camarade Didier.

* Voir *Variante*, dernière page.

Il a appris à l'hôtel que M. Desrosiers devait dîner ici aujourd'hui... et m'a envoyé à la découverte, avec ordre le prévenir si je le rencontre.

MONTIZON (*à part*).—Quel est ce monsieur?

BAGNOLET.—Par malheur, je suis si bête que je n'ai songé qu'à embellir l'extérieur sans réserver quelque chose pour le dedans... il ne me resterait pas même de quoi dîner si la fantaisie m'en prenait... Mais bah ! je rencontrerai quelque ancien compagnon de folies... qui...

MONTIZON (*s'avançant*).—Eh ! parbleu, je ne me trompe pas... c'est bien lui ; c'est Bagnolet !...

BAGNOLET (*le lorgnant*).—Eh ! mais, si je ne suis pas myope, c'est ce fou de Montizon.

MONTIZON.—Moi même, mon cher ! Anténor de Montizon ! Ah ! ça, qu'es-tu donc devenu ?... Je te croyais dans le malheur... mais te voilà plus resplendissant que jamais.

BAGNOLET (*avec fatuité*).—Mais oui... mais oui, mon bon ami.

MONTIZON.—Tu as donc enterré trois oncles, ou fait quelque belle entreprise.

BAGNOLET (*de même*).—Mais oui... mais oui, mon bon ami.

MONTIZON.—Ce cher Bagnolet ! Ah ! te voilà devenu riche... reçois mon compliment !... (*A part.*) Voilà mon dîner tout trouvé.

BAGNOLET.—Ah ça, et toi, la position financière?

MONTIZON.—Oh ! moi, je suis à la tête d'une entreprise magnifique, d'une affaire colossale.

BAGNOLET.—Vraiment !... ce cher Montizon... Ah ! tes affaires marchent bien... je suis enchanté de t'avoir rencontré. (*A part.*) Je ne le quitte plus, et je tiens mon dîner.

MONTIZON.— Comme on se retrouve ! A propos, est-ce que tu as déjà dîné ?

BAGNOLET.—Moi !... allons donc... à six heures !

MONTIZON.—Eh bien, si nous dînions ensemble?

BAGNOLET.—Comment donc !... avec plaisir... avec beaucoup de plaisir. Justement je me sens quelque appétit...

MONTIZON.—Et moi aussi. (*Appelant.*) Joseph !

LE GARÇON.—Monsieur !

BAGNOLET.—Deux couverts !

MONTIZON.—Oui, deux couverts sur cette table ! (*Ils s'asseyent à une table. Le garçon met le couvert.*)

LE GARÇON. — Quel vin prennent ces messieurs ?...

MONTIZON.—Ah ! oui, quel vin préfères-tu ?

BAGNOLET.—Ah ! ça m'est égal.

MONTIZON.—Mais enfin, ton ordinaire ?

BAGNOLET (*à part*).—Mon ordinaire, c'est de l'eau claire. (*Haut.*) Eh bien !... Beaune première.

LE GARÇON.—Beaune première, oui monsieur.

MONTIZON (*écrivant*).—Et tenez, voici la carte ; tu t'en rapportes à moi ?

BAGNOLET.—Comment donc !...

MONTIZON (*à part*).—Ça montera peut-être un peu haut !... mais je n'ai pas besoin de le ménager.

BAGNOLET (*à part*).—Mazette ! il paraît qu'il va joliment me traiter.

MONTIZON (*remettant la note au garçon*).—Tenez, Joseph, et servez-nous vite.

LE GARÇON.—A l'instant, monsieur. (*Il sort.*)

MONTIZON.—Ah ! tu ne saurais te figurer le plaisir que j'ai à te voir.

BAGNOLET.—Et moi donc ; sans toi, je ne dînais pas

MONTIZON.—Hein ?... comment ?

BAGNOLET.—J'ai horreur de dîner seul.

MONTIZON.—Ma foi, c'est comme moi ; quand

je suis seul, je ne dîne presque jamais ! (*Le garçon revient avec une bouteille et les potages : ils se servent.*)

BAGNOLET (*mangeant*).—A propos, tu me parlais d'une grande affaire...

MONTIZON.—Oui, une affaire de presse... un journal dont j'ai eu l'idée.

BAGNOLET.—Ah ! c'est un journal ?

MONTIZON.—Depuis longtemps le besoin se faisait généralement sentir d'un journal quotidien, grand format, et à 50 *cents* par an.

BAGNOLET.—Un journal à 50 *cents* Comment, tu ne prends que 50 *cents* à chaque abonné ! ..

MONTIZON.—Mieux que ça, mon cher,... 50 *cents* que je donne...

BAGNOLET.—Comment ! tu les donnes !... mais c'est ruineux.

MONTIZON.—Du tout ; mon système est bien simple.

BAGNOLET.—Ah ! voyons le système !

MONTIZON.—Tu connais la spéculation des journaux à $3.00 ?... La feuille politique et littéraire se ruinerait très vite sans les colonnes d'annonces qui produisent chaque année $20,000.00 de bénéfice net.

BUGNOLET.—Ah ! bah ! $20,000.00 ; j'ignorais ce gros chiffre.

MONTIZON.—Oui, mon cher, $20,000.00 d'annonces que payent de braves industriels alléchés par les 20,000 abonnés des susdites feuilles. Or, un journal qui compterait cinq fois plus d'abonnés ferait aussi pour cinq fois plus d'annonces.

BAGNOLET.—C'est clair... comme un bec de gaz.

MONTIZON.—Au lieu de vingt mille abonnés, ayez-en cent mille... et bientôt au lieu de $20,000.00 d'annonces vous en aurez pour $100,000.00.

BAGNOLET.—Mais comment trouver cent mille abonnés ?

MONTIZON.—Je suis sûr de les trouver, puisque je les paye. Je leur donne 50c par tête. Mes abonnés me coûtent $50,000.00, et comme mes annonces m'en rapportent cent mille, j'ai $50,000 de bénéfice brut.

BAGNOLET. Ah ! mon ami, c'est superbe, c'est magnifique ; je comprends... je saisis ton système... tu pose un, et tu retiens deux : tu retiens trois... tu retiens tout... et ta fortune est faite.

MONTIZON.—Mon journal doit paraître demain ; presque toutes mes actions sont déjà placées ; cependant comme je n'ai rien à te refuser, si tu voulais les trois dernières...

BAGNOLET.—Les trois dernières !

MONTIZON.—On les cote à la bourse à $150.00 mais pour toi, mon ami, ce sera au prix d'émission... les trois pour $300.00.

BAGNOLET.—Que $300.00 ? ça vaut mieux que ça; et... j'en parlerai à mon banquier.

MONTIZON.—A ton aise. Prends-tu du café ?

BAGNOLET —Ordinairement je m'en prive ; mais aujourd'hui je prendrai tout ce que tu voudras.

MONTIZON.—C'est ça. Garçon, deux cafés, et l'addition...

LE GARÇON.—Oui, messieurs.

BAGNOLET.—Ma foi, mon cher Montizon, ce dîner était délicieux... tu t'entends parfaitement à commander.

MONTIZON.—N'est-ce pas ?... L'habitude !...

LE GARÇON (*apporte le café et présente la carte*). —Voilà, messieurs.

Chacun lui fait signe de la donner à l'autre ; le garçon qui la leur a présentée alternativement finit par la mettre au milieu.

MONTIZON (*la prenant*).—Trois piastres, quarante... ça n'est pas trop cher. (*Il la passe à Bagnolet.*)

BAGNOLET (*la prenant*). — Mais non... mais non !... c'est pour rien... (*Il la passe à Montizon*).

MONTIZON.— Hein !. . quoi donc ?... Ah ! tu veux que je vérifie... tu n'es pas ferré sur l'addition, toi... (*Comptant.*) Cinq, dix, seize... (*Il achève bas.*) Le compte est exact. (*Il la présente à Bagnolet.*)

BAGNOLET (*la prenant*).—Oui, oui, le compte est très exact... (*Il la lui rend.*) Tiens.

MONTIZON.—Que veux-tu que j'en fasse ?

BAGNOLET.—Eh bien, mais... que tu la payes...

MONTIZON.—La payer !... moi !

BAGNOLET.—Sans doute, puisque tu m'as offert...

MONTIZON.—Offert... quoi ?...

BAGNOLET.—A dîner.

MONTIZON.—Je t'ai offert à dîner !... Je t'ai offert de dîner ensemble, et je t'avouerai même que je comptais sur toi... car, par le plus grand des hasards, je suis sorti sans ma bourse

BAGNOLET.—Ah ! bigre, moi, j'ai bien la mienne, mais il n'y a rien dedans.

MONTIZON.— Ah ! fichtre ! Eh quoi, malheureux ! tu te mets à table sans argent !

BAGNOLET.—Il est charmant !... Eh bien, et toi ?

MONTIZON.— Moi, c'est bien différent... mais comment nous tirer de là maintenant !

BAGNOLET.—Est-ce que tu n'as pas quelque chose à laisser : un bijou, une canne à déposer ? c'est reçu, ça se fait, ces choses-là.

MONTIZON.—Je le sais bien que ça se fait... Parbleu !... une canne... j'en ai déjà trois en pension au comptoir, je suis cassé... mon cher, entièrement cassé !

SCÈNE II

LES MÊMES, MONTREUIL.

MONTREUIL.—Que vois-je? Montizon et cet imbécile de Bagnolet.

BAGNOLET (*à part*).— Montreuil !... il ne me manquait plus que ça.

MONTREUIL.—Ah ça, tu dînes donc au Terrapin maintenant?

BAGNOLET.—Oui, oui, je... (*A part.*) C'est drôle, la vue de cet homme-là m'ôte tous mes moyens.

MONTIZON.—Oui, mon cher ! oui, tu vois... je traite...

MONTREUIL.—Ah ! et qui est-ce qui paye ?

BAGNOLET.—Qui ? il nous obligerait bien s'il voulait nous le dire.

MONTREUIL.—Comment ?

MONTIZON.—Nous venons de nous apercevoir que nous étions à sec.

MONTREUIL (*riant*). — Vraiment !... ah ! ah !... et à combien se monte la carte?

MONTIZON.—Vois toi-même.

MONTREUIL.—Trois piastres quarante !... Comment, vous n'avez pas de quoi payer, et vous faites une misérable carte de $3.40 ! mais c'est honteux ! c'est déshonorant... Quelle confiance voulez-vous inspirer en dînant pour $3.40?

BAGNOLET (*à part*).—Ah ! dans quel guêpier me suis-je fourré?

MONTIZON.—Mais que faire ?

MONTREUIL.—Vous n'êtes que des enfants et il est fort heureux que je sois arrivé pour vous sortir de là.

MONTIZON.—Nous sortir de là... toi ?

BAGNOLET.—Ah bah !

MONTREUIL.—Garçon, du champagne ?

LE GARÇON.—Voilà, messieurs !

BAGNOLET (*à part*).—Comment ! il va payer pour nous ? (*Le garçon apporte le champagne.*)

MONTREUIL.—Buvons ! (*Il verse.*) A votre santé.

BAGNOLET (*buvant et à part*).—A notre heureuse délivrance !

MONTREUIL.—Il est excellent. Ah ça ! maintenant, cotisons-nous... combien avez-vous dans vos poches ?

MONTIZON.—Moi je n'ai que soixante *cents*.

BAGNOLET.—Moi, quarante *cents* tout juste.

MONTREUIL.—Et moi, pas une obole...

MONTIZON.—Et tu demandes du champagne.

MONTREUIL.—Taisez-vous ; donnez-moi ça. (*Il prend l'argent et appelle.*) Garçon ?

LE GARÇON.—Monsieur !...

MONTREUIL (*lui tendant négligemment la carte*). —Faites ajouter la bouteille de champagne... Cette carte est pour moi.

LE GARÇON.—Pardon, monsieur, mais...

MONTREUIL.—Cette carte est pour moi, vous dis-je !... Ah ! prenez ceci pour vous !

LE GARÇON.—Une piastre... une piastre pour le garçon.

BAGNOLET (*à part*).—Il lui donne notre piastre pour boire.

LE GARÇON (*à part*).—C'est un sénateur qui a oublié sa bourse.

MONTREUIL.—Eh bien ?...

LE GARÇON.—C'est convenu, monsieur ; d'ailleurs on voit tout de suite à qui on a affaire... $1.00 pour le garçon. (*Il sort.*)

MONTIZON (*se levant*).—Bravo.

BAGNOLET (*de même*).—Sauvé !... et je me sauve !

MONTREUIL.—Eh bien, vous le voyez... ça n'est pas plus difficile que ça... Voilà comme ça se joue. Mais j'aperçois des amis avec qui j'ai à causer.

MONTIZON.—Nous te laissons... nous allons fumer sur la rue.

BAGNOLET (*à part*).—Que vois-je?... Paul qui descend de voiture.

MONTIZON.—Au revoir, Montreuil, merci du service.

MONTREUIL.—Allons donc, entre amis... il n'y a pas de quoi!

BAGNOLET (*à part*).—Je crois bien, pour ce que ça lui coûte... Courons prévenir M. Didier... (*A Montizon.*) Ah! mon cher, si on me reprend à faire encore le *dude*... je veux bien être, je veux bien que tu sois pendu.

MONTIZON.—Merci!

MONTREUIL.—Allons, Montizon, au revoir.

MONTIZON.—Au revoir! (*Ils sortent par la gauche en même temps qu'arrivent Paul et Digonard par la droite.*)

SCÈNE III.

MONTREUIL, DIGONARD, PAUL *élégamment vêtu.*

DIGONARD (*à Paul, entrant*).—Je vous répète, mon bon ami, que vous allez trop vite; vous finirez par accrocher.

MONTREUIL.—Eh bien, qu'est ce donc?

DIGONARD (*avec humeur*).—Il s'agit... il s'agit... qu'il fouette trop le cheval... qu'il rase de trop près les autres voitures... et qu'il finira par briser sa... ma... la voiture.

MONTREUIL.—Ce pauvre Digonard, il surveille toujours ses avances !

PAUL.—Laissons cela. C'est aujourd'hui que vous m'avez promis une explication, et cette explication, puis-je vous la demander ?

MONTREUIL.—Sois tranquille, bientôt tu sauras...

PAUL.—Encore des retards... non, c'est à l'instant que je veux...

DIGONARD.—Allons bon, voilà qu'il gesticule à présent. Ne croisez donc pas les bras comme ça. Il va faire craquer mon habit.

PAUL (*avec impatience*). — Votre habit ! votre habit !

MONTREUIL.—Voyons, de quoi te plains-tu ?... Tu avais rêvé le bien-être, la fortune, de riches habits, des chevaux, et nous t'avons donné tout cela.

PAUL.—Oui, mais je veux savoir à quel prix... je veux apprendre enfin ce que vous exigez de moi en échange de ce que j'ai reçu.

MONTREUIL.—Presque rien, ta signature.

PAUL.—Ma signature !

MONTREUIL.—Au bas d'un contrat de mariage.

PAUL.—Un mariage.

DIGONARD.—Oui, mon tendre ami, nous voulons vous marier.

PAUL.—Ne l'espérez pas... c'est impossible.

MONTREUIL.—Impossible !

DIGONARD.—Allons, bon !... il a la maladie de gesticuler en parlant.

PAUL.—Non ! jamais ! jamais !

DIGONARD.—Les entournures, jeune homme, ménagez donc les entournures.

MONTREUIL.—Ainsi tu refuses une dot de cinq cent mille piastres ?

PAUL.—Cinq cent mille piastres !

MONTREUIL.—Oui. Songe donc qu'avec cinq cent mille piastres tu assureras ton sort et celui de tes deux bons amis.

DIGONARD.—Eh ! oui, vous êtes heureux, je suis heureux... nous sommes tous heureux !

MONTREUIL.—Tandis que si tu refuses...

DIGONARD.—Alors, je reprends mes avances.

MONTREUIL.—Tu retombes dans la fange d'où nous t'avons tiré... à toi la misère, l'abandon, la faim...

PAUL.—La misère, la faim ! Oh ! que faire... que résoudre... Cette fortune...

MONTREUIL.—Une fortune immense, une dot superbe, et plus tard les espérances les plus brillantes... allons, réfléchis, calcule, décide.

DIGONARD.—Justement, voici le beau-père !

PAUL.—Le beau-père !

MONTREUIL.—Ah ! diable ! et nous n'avons pas eu le temps de le mettre au fait... N'importe, écoute et profite.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DESROSIERS.

MONTREUIL.—Eh ! venez donc, mon cher ami ! voici votre futur gendre qui brûle de vous être présenté.

DESROSIERS.—Mon gendre, M. Didier ? il est ici ?

DIGONARD.—Le voilà !

DESROSIERS.—Votre main, jeune homme,... ou plutôt venez dans mes bras.

PAUL.—Monsieur.

DESROSIERS. — Allons ! pas de cérémonies...

Vous allez entrer dans ma famille, épouser ma fille unique. J'entends que dès aujourd'hui vous me traitiez en beau-père.

PAUL.—Mais je ne sais encore si je puis...

MONTREUIL.—Croire à ton bonheur...mais certainement, mon cher ! c'est une chose arrêtée, conclue.

DESROSIERS.—Et depuis longtemps entre votre pauvre père et moi...Je remplis sa dernière volonté, et je crois que je n'aurai qu'à m'applaudir...

PAUL.—Mon père !... Ah ! oui, vous avez connu mon père !

DESROSIERS.—Si je l'ai connu, moi ! son vieil ami Desrosiers !

PAUL (*à part*) —Desrosiers !

DESROSIERS.—Ah ça, mais vous ne pouvez ignorer...

MONTREUIL (*vivement*). — Rien, absolument rien... Il sait bien que son père avait projeté pour lui cet heureux mariage. C'est la joie, le bonheur qui lui troublent la tête.

DESROSIERS.—Vraiment ?... Eh bien je puis vous le dire en confidence ; de son côté, sans vous avoir jamais vu, ma fille ne rêve qu'à vous.

PAUL.—A moi ?

DESROSIERS.—Oui, oui !... Plus d'une fois je l'ai entendue prononcer votre nom avec fierté, avec orgueil.

PAUL.—Mon nom ! que signifie ?...

DESROSIERS.—Plus d'une fois je l'ai surprise lisant un journal qui parlait de vos expéditions, de vos dangers.

PAUL.—Qu'entends-je... mes expéditions... mes dangers ! (*A part.*) Oh ! je vois... je comprends...

MONTREUIL.—Ah ! le fait est que le nom de Didier est devenu célèbre.

DIGONARD.—Très célèbre !... C'est un gaillard qui ira loin.

DESROSIERS.—Je le crois... aussi dès demain, jeune homme je veux vous présenter ma fille,... et aussitôt après nous signerons le contrat.

MONTREUIL.—Eh bien, mon ami, que te disais-je de la rondeur, de la franchise, de la bonté de ce cher M. Desrosiers ?

PAUL.—Oui tant de bonne foi, de confiance me touchent et m'émeuvent.

DIGONARD.—Et moi donc ! j'en pleure, monsieur, j'en pleure, ma parole d'honneur.

DESROSIERS.—Mon cher Didier, entre nous les discussions d'intérêt ne sauraient être sérieuses.

MONTREUIL —Des discussions, allons donc, il ne peut y en avoir.

DESROSIERS.—Aussi c'est à table que je veux vous soumettre les clauses du contrat que j'ai fait préparer.

MONTREUIL. — A merveille, nous arroserons chaque article de bordeaux ou de champagne.

DESROSIERS —Mon notaire ne demeure qu'à deux pas, notre dîner n'est pas prêt, et j'ai bien envie...

MONTREUIL.—Excellente idée... On ne saurait trop se hâter de les rendre heureux...

DESROSIERS.—Au revoir donc ; dans un instant nous nous retrouverons ici. Ah ! je sens que je n'aurai qu'à m'applaudir... (*Il sort.*)

SCÈNE V

MONTREUIL, PAUL, DIGONARD.

MONTREUIL.—Eh bien ! tout marche à merveille.

DIGONARD. — Vous voyez que ce mariage est positif.

PAUL.—Je vois que ce mariage est réel... oui c'est mon père lui-même qui l'avait projeté, mais pour un autre.

MONTREUIL.—Eh bien ! qu'importe qu'il s'agisse de ton frère ou de toi, de Charles ou de Paul ? ce qu'il demande, c'est un Didier.

DIGONARD.—Et nous lui fournissons un Didier au grand complet.

PAUL.—Oui ; mais le laisser dans cette erreur, c'est m'associer à une supercherie coupable, c'est enfin dépouiller mon frère...

MONTREUIL.—Grands mots que tout cela ! ton frère est en Australie... Riche comme il l'est devenu, qui sait s'il pense à ce mariage ? qui sait même s'il reviendra jamais ? D'ailleurs il est trop tard pour regarder en arrière, il ne s'agit plus maintenant que de prendre nos arrangements ?

PAUL.—Nos arrangements ?

DIGONARD.—Oui, de fixer l'intérêt de mes avances.

PAUL (*avec dédain*).—C'est juste !... Eh bien, quelles sont vos conditions ?

MONTREUIL.—Les voilà... A toi la dot et la fortune à venir... mais à nous cette reconnaissance que tu vas signer. (*Il lui donne un papier.*)

PAUL (*après avoir lu*).—Une obligation de $200.000.

DIGONARD. — Que vous payerez quand vous aurez touché la dot.

PAUL.—Y songez-vous ?

MONTREUIL.—Bah ! c'est à peine le quart de ce que tu dois posséder un jour... et tu hésites !... Ah ça oublies-tu donc que cette fortune, tu ne l'auras que par nous ?... Penses-tu que ce projet

que nous avons conçu l'ait été à ton profit seulement. Nous te rendons un service d'ami, il est bien juste que tu le payes.

DIGONARD.—Tous les services ne se rendent que comme ça...

PAUL.—Mais cependant, si ce mariage ne se concluait pas...

MONTREUIL.—Le beau malheur, quand nous aurions ta signature ! Hier, sur le quai Molson, tu l'aurais donnée pour deux piastres !... demain, si tu refuses, tu la donnerais encore pour ce prix-là. Allons, décide toi ; veux tu tout rompre et reprendre ta vie de misère ?...

PAUL.—Jamais !... oh ! jamais !

MONTREUIL.—Alors, signe !

DIGONARD. Signez !

PAUL.—Donnez donc, donnez, puisqu'il le faut. (*Il va à une table et signe.*)

MONTREUIL.—Il est à nous...

DIGONARD.—Nous le tenons !...

MONTREUIL. Eh bien !

PAUL (*leur tendant le papier*).—Prenez ! (*Montreuil va pour prendre le papier, lorsque Didier qui est entré sur les derniers mots, se place entre eux et s'empare de l'écrit.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, DIDIER, BAGNOLET, *au fond.*

DIDIER.—Un instant !

PAUL.—Qu'ai-je vu ?

DIDIER.—C'est une affaire grave... Il vous faut un appui, et je viens vous en servir.

MONTREUIL.—Quel est donc cet homme ?

PAUL.—Lui ! mais c'est...

DIDIER (*l'arrêtant*).—Silence ! Vous étiez deux à lui donner un mauvais conseil, vous permettrez que je sois là pour lui en donner un bon.

DIGONARD (*élevant la voix*).—Mais, monsieur.

DIDIER.—Mais, monsieur, cela me convient ainsi. (*Mettant les papiers dans sa poche.*) Plus tard nous examinerons cette affaire.

MONTREUIL.—Plus tard, c'est impossible, il faut que sur-le-champ...

DIDIER.—Je ne vous parle pas, monsieur.

BAGNOLET (*à part*).—Bravo ! je vais l'attendre dehors. (*Il sort.*)

DIDIER (*à Paul*).—Et maintenant, voulez-vous contracter le mariage qu'on vous propose ?

PAUL.—Non, non, plus de mariage, plus d'ambition.

DIDIER.—Dieu soit loué ! partons !

PAUL.—Partons !

DIGONARD. — Mais il emporte la reconnaissance...

MONTREUIL (*leur barrant le passage*).—Permettez, monsieur, je veux savoir de quel droit...

DIDIER.—De quel droit je renverse vos ignobles desseins ? de quel droit je déjoue la plus lâche imposture ?... de quel droit, enfin, je ne veux pas que vous déshonoriez mon nom ?...

MONTREUIL —Votre nom !...

DIDIER.—Oui, monsieur, oui, mon nom ; car je m'appelle Charles Didier !... je suis son frère !

MONTREUIL ET DIGONARD.—Son frère !

DIDIER.—Viens, Paul, viens ; partons ! (*Ils sortent.*)

MONTREUIL.—Son frère !... son frère de retour !

DIGONARD (*tombant accablé sur une chaise*).—Tout est perdu !... Ah ! mon Dieu ! il emporte

mes habits, mes bijoux... il va monter dans ma voiture ; courons !... (*Il sort précipitamment*)

MONTREUIL (*seul*).—Partis !... partis ensemble ! et cette fortune, ma dernière chance, mon unique espoir, m'échapperait !... Oh ! non, non, je ne me laisserai pas si facilement abattre, moi, le chef de la Bande du Cheval-Noir. Jusqu'ici je n'ai employé que la ruse et l'adresse, mais, s'il le faut, j'emploirai la force et la violence.

SCÈNE VII.

MONTREUIL, DESROSIERS, *puis* DIGONARD.

DESROSIERS.—Eh bien ! où court donc M. Digonard ? je viens de le rencontrer... il a failli me jeter à la renverse !

MONTREUIL (*à part*).—Allons, de l'assurance... (*Haut.*) Il revient dans la minute... c'est une petite affaire qui l'occupe... et je pense...

DESROSIERS.—Ah ça ! vous avez commandé le dîner ?

MONTREUIL.—Le dîner... oui, oui... il doit être prêt. (*A part.*) Et Digonard qui m'abandonne...

DESROSIERS.—Vous voyez, je n'ai pas perdu de temps ; voici les papiers, le contrat...

MONTREUIL.—Quelle diligence !

DESROSIERS.—Dès demain, nous pouvons tout terminer

MONTREUIL.—Dès demain...

DESROSIERS.—Ah ça, et notre jeune homme ?...

MONTREUIL.—Didier ?... Et ! tenez, justement j'aperçois Digonard qui va nous donner de ses nouvelles... (*A Digonard, qui entre.*) Eh bien ?

DIGONARD (*bas*).—Tout est perdu !

DESROSIERS.—Hein ! que dit-il ?

MONTREUIL (*avec aplomb*).—Tout est arrangé...

DIGONARD (*bas*).—Mais non, mais non, il ne veut pas entendre parler de ce mariage.

MONTREUIL (*même jeu*).—Ce mariage est le plus cher de tous ses vœux.

DIGONARD (*bas*).—Il va quitter le pays, s'éloigner pour toujours !

MONTREUIL (*même jeu*).—Dans un instant il sera près de nous.

DESROSIERS.—Allons c'est fort bien... et je n'ai qu'à m'applaudir.

DIGONARD (*bas*).—Mais tu ne comprends donc pas ?... un obstacle insurmontable... ce frère...

MONTREUIL (*bas*).—Un obstacle, dis-tu ? n'importe !... je le briserai... (*Du ton le plus léger.*) A table, messieurs !...

DESROSIERS ET DIGONARD.—A table ! (*Changement à vue.*)

Second Tableau.

Un cabaret de bas étage.

SCÈNE Ière.

PLURE D'OIGNON, CHALUMEAU, POPLARD, HABITUÉS.

Au lever du rideau les habitués jouent, boivent ou fument. Plure d'Oignon joue aux cartes avec Chalumeau, et autres.

PLURE D'OIGNON (*à Chalumeau*).—T'es flambé mon bonhomme, foule d'as !

CHALUMEAU.—Ma revanche ?

PLURE D'OIGNON.—Ta revanche, ça ne se refuse pas, entre amis.

CHALUMEAU (*battant les cartes*).—Coupe-moi ça.

PLURE D'OIGNON.—Voilà... Ah ça, par quel hasard que t'es pas venu jouer au bluff hier?

CHALUMEAU.—Au bluff! c'est comme aujourd'hui, je perds toujours... j'aime mieux culotter des pipes... au moins ça rapporte...

PLURE D'OIGNON.—T'es donc culotteur de pipes à présent? j'croyais que tu fumais pour ton plaisir.

CHALUMEAU.—V'là ce qu'il y a d'agréable dans c'te profession là?... on a en même temps l'agrément et le profit: une pipe neuve d'une *cent* et cinq ou six *cents* de tabac pour la culotter, c'est tout ce qu'y faut.

PLURE D'OIGNON.—Et tu vends tes pipes?...

CHALUMEAU.—De vingt à dix-neuf *cents*... ça dépend du travail et de la qualité.

PLURE D'OIGNON.—Mazette! c'est un joli bénéfice!

CHALUMEAU.—Tiens, regarde-moi un peu celle-là... comme c'est noir... comme c'est culotté.

PLURE D'OIGNON.—Ah! bigre! oui... en v'là un amour de pipe! si j'avais les moyens... j'aimerais à me donner ça pour ma fête... (*Regardant son jeu.*) C'est un *pot*... (1) deux *cents* pour voir... les v'là.

UN JOUEUR.—Les v'là, puis deux autres.

CHALUMEAU.—Les v'là aussi... Voyons! Qu'est-ce qui bat trois as?

PLURE D'OIGNON.—C'est trop jeune.

LE JOUEUR.—Foule de dix!

PLURE D'OIGNON.—Trop jeune encore... Foule de dames! (*Il emporte l'argent.*) L'établissement ferme demain, faut que je fasse ma fortune ce soir.

---

(1) Prononcez potte.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONTREUIL, DIGONARD.

A leur entrée les joueurs s'arrêtent un instant et se regardent. Montreuil et Digonard se mettent à une table ; le garçon leur sert un bol de punch.

DIGONARD.—J'avoue, cher ami, que je ne comprends guère ton plan.

MONTREUIL.—C'est possible, mais je te demande de m'aider, et non pas de comprendre.

DIGONARD.—Fort bien ; je t'aiderai sans me compromettre.

MONTREUIL.—Soit. Voici maintenant quel est mon but : ressaisir Paul, qui nous échappe et les deux cent mille piastres que nous étions si près de tenir. Je t'ai dit que les obstacles ne m'arrêteraient pas : je suis décidé à les surmonter.

DIGONARD.—Mais puisque le frère est revenu, le mariage est impossible.

MONTREUIL.—Oui, si nous ne l'empêchons pas d'agir...

PLURE D'OIGNON.—Encore un *pot*... le dernier...

DIGONARD.—Et tu dois le revoir ?

MONTREUIL.—Ici, tout à l'heure... je lui ai fait dire par Bagnolet que l'honneur de son frère était encore entre mes mains et que je l'attendais pour tout terminer ; il viendra... Et puis d'où naîtrait sa défiance, un cabaret, un lieu public.

DIGONARD.—Oui ; mais un quartier peu fréquenté le soir, une rue presque déserte.

MONTREUIL.—Il ne s'apercevra de tout cela que lorsqu'il sera venu.

POPLARD.—Tes deux *cents*, et quatre de mieux !

DIGONARD.—Mais si au moment d'arriver, il allait rebrousser chemin... moi d'abord, j'en serais capable ; je rebrousserais.

MONTREUIL.—Il ne le fera pas. J'ai des espions bien échelonnés, je serais vite instruit, et je pourrais le ramener moi-même.

PLURE D'OIGNON.—Enlevé... quatre valets... à moi le *pot*.

POPLARD.—Dis donc, est-il renflé au moins ?

PLURE D'OIGNON.—Quarante sept *cents*... va m'attendre avec Chalumeau, chez le père Balivard ; vous y trouverez les amis, toute la bande, je paye la traite.

CHALUMEAU.—La traite, ça me va... mais pourquoi que tu ne viens pas tout de suite avec nous ?

PLURE D'OIGNON.—J'peux pas... j'ai affaire en route.

CHALUMEAU.—Sois pas longtemps.

POPLARD.—Adieu !... (*Ils sortent tous les deux.*)

MONTREUIL (*qui a observé ce qui se passait, se levant*).—Voici bientôt l'heure, il ne peut tarder.

DIGONARD.—Alors je m'en vais ; je ne veux pas paraître dans tout ceci : c'est bien assez de te prêter cet établissement et la maison qui m'appartiennent ; je devais faire abattre la masure aujourd'hui, mais pour toi je retarde d'un jour.

MONTREUIL.—Il n'y a plus de locataires ?

DIGONARD.—Pas un seul !

MONTREUIL.—A merveille ! (*Tirant un cigare de sa poche.*) Plure d'Oignon ! (*Plure d'Oignon s'approche la casquette à la main.*) Du feu !

PLURE D'OIGNON (*apporte du feu, toujours la la tête découverte*). Voilà.

MONTREUIL.—C'est bon, va-t'en ! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BAGNOLET.

BAGNOLET (*entrant*).—Tiens, qué fichu café, je me serai trompé... Non, voilà bien Montreuil.

MONTREUIL.—Approche !

BAGNOLET.—Messieurs, j'ai bien l'honneur...

MONTREUIL.—Eh bien ! tu l'as vu ?

BAGNOLET.—Monsieur Charles ? oui, et j'ai fait la commission... je lui ai dit que vous l'attendiez dans ce café de la rue Claude... qué fichu café !... c'est pas un café d'ouvriers, ça !...

MONTREUIL.—Et il a promis de venir ?

BAGNOLET.—Oui ; seulement, s'il avait vu l'endroit comme je le vois, il aurait pu trouver...

MONTREUIL.—C'est bon, tais-toi !...

BAGNOLET.—C'est pas que la société soit mêlée. (*A part.*) Excepté moi, c'est tous des filous... Ma foi, je vais guetter Didier et le prévenir.

DIGONARD (*à Montreuil*).—Tu sais nos conventions, je te laisse.

MONTREUIL.—Bien ! vous ferez route ensemble.

BAGNOLET (*à part*).—Diable !

MONTREUIL (*bas à Digonard*).—Et tu ne le perdras pas de vue.

BAGNOLET (*à part*).—Je voudrais pourtant bien revenir et me faufiler adroitement...

DIGONARD (*bas, à Montreuil*).—Soit ! mais je doute que ton homme se décide à venir !

MONTREUIL (*écoutant un orgue qui joue dans le lointain*).—Chut ! entends-tu ?

DIGONARD.—Eh bien ?

MONTREUIL.— On m'annonce qu'il tourne la place Jacques-Cartier.

DIGONARD.—Ah ! bah !

BAGNOLET.—Qu'est-ce qu'ils se disent donc? (*Moment de silence après lequel on entend le cri plus rapproché d'un commerçant de guenilles.*)

VOIX.—Des bouteil es, des guenilles à vend!...

MONTREUIL (*bas*).—Bon! il avance dans cette rue!... Ah! mes deux cent mille piastres!...

DIGONARD (*bas*).—Je t'attendrai chez moi.

BAGNOLET (*à part*).—Ils ont la rage de se parler bas!... (*On entend presque à la porte deux coups frappés dans les mains.*) Qu'est-ce que c'est que ça? on dirait un signal!

MONTREUIL (*bas*).—Le voilà... il n'est plus qu'à quelques pas de la maison... (*Haut.*) Partez, dépêchez vous... (*A Bagnolet qui gagne le fond.*) Non, pas par là...

DIGONARD.—Par la cour.

BAGNOLET.—Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai une peur atroce. N'importe! oh! je tâcherai de revenir. (*Il sort avec Digonard. A peine la porte est-elle fermée, que celle du fond s'ouvre et Didier entre; il se tient près de la porte, et semble examiner avec surprise tout ce qui l'entoure.*)

SCÈNE IV

DIDIER, MONTREUIL, PLURE D'OIGNON, JOUEURS.

MONTREUIL (*à part*).—Enfin!... (*Haut.*) Je vous attendais, monsieur, et je vous remercie de votre exactitude.

DIDIER (*étonné et regardant autour de lui*).—Il me semble étonnant, monsieur, que vous ayez choisi pour votre rendez-vous un lieu public... et surtout tel que celui-ci.

MONTREUIL (*avec une extrême politesse*).—Mille

pardons, monsieur Didier... Mais ce que j'ai à vous dire, je ne puis vous en parler qu'ici.

DIDIER.—Et moi, monsieur, si je suis venu, c'est qu'il s'agit, m'avez-vous dit, de l'honneur de mon frère.

MONTREUIL.—Et c'est vrai... Mais, approchez donc ; et veuillez vous asseoir... on dirait, à vous voir près de cette porte... que vous avez peur.

DIDIER.—Peur ! moi... (*Il descend la scène ; aussitôt Montreuil la remonte vivement.*)

MONTREUIL.—A la bonne heure ; je savais bien que vous étiez un homme de cœur. Et maintenant nous allons nous entendre à merveille.

DIDIER (*qui a observé ce mouvement*).—Au fait, monsieur, venons au fait.

MONTREUIL (*changeant de ton*). — M'y voici. Vous avez interrompu hier un marché stipulé entre moi et votre frère.

DIDIER.—Marché infâme et que je désavoue.

MONTREUIL (*avec insolence*).—Pardon, mais on ne vous demande pas votre approbation. Enfin, c'était une affaire conclue ; car, entre gens d'honneur, la parole vaut l'écrit, et j'avais sa parole.

DIDIER (*dédaigneusement*).—Entre gens d'honneur, c'est possible.

MONTREUIL.—De l'ironie, fort bien ; je subirai patiemment votre dédain ; je ne vous demande ni égard ni politesse, mais simplement le traité dont vous vous êtes emparé, (*montrant la poche d'habit de Didier*) et que vous avez là... là... je le sais.

DIDIER.—Ah ! vous le savez... vous êtes bien informé, monsieur,... et cet écrit...

MONTREUIL.—Je l'exige.

DIDIER.—Vous l'exigez !

MONTREUIL.—Ici même, à l'instant !

DIDIER (*froidement*).—Et c'est là le seul motif pour lequel vous m'avez fait venir ?

MONTREUIL.—Le seul.

DIDIER.—En ce cas, monsieur, adieu. (*Il remonte.*)

MONTREUIL (*l'arrêtant*).—Vous ne sortirez pas.

DIDIER.—Allons donc, vous êtes fou ; de la violence dans un lieu public, presque en plein jour ! (*Il va pour sortir et se trouve en face de Plure d'Oignon, qui vient s'appuyer sur la porte en fumant.*) Fort bien ; vous n'êtes pas seul ici contre moi... Après tout, que m'importe ! quand vous seriez deux, quand vous voudriez employer la violence, j'appellerais à mon aide tous ceux qui sont là, je leur dirais que vous m'avez attiré dans un guet-apens... je dirais...

MONTREUIL.—Et je vous dis, moi, que vous ne sortirez pas. (*Il va s'asseoir tranquillement.*)

DIDIER.—Ah ! c'en est trop à la fin ! (*Remontant la scène et élevant la voix.*) Messieurs, ces deux hommes, entendez-vous, ces deux hommes veulent me voler ! (*Il regarde autour de lui ; personne ne bouge.*) Comment ! personne ne semble m'entendre. (*A part.*) Mais où suis-je donc ?

MONTREUIL.—Eh bien, monsieur, avez-vous réfléchi ? consentez-vous à me rendre cet écrit ?

DIDIER.—Jamais ! Oh ! je le vois, ces hommes sont à vos ordres ; mais malgré la puissance que vous exercez sur eux, je ne vous crains pas. Non, je ne vous crains pas, (*retournant vers les autres*) car il y a autour de cette maison d'autres maisons habitées ; mes cris vont se faire entendre... A moi ! au secours ! au secours ! (*Montreuil, au premier cri, a levé le bras, et tous se sont mis à chanter.*) Oh ! les misérables !... mais c'est épouvan-

table, c'est horrible ! Tous, tous complices de cet infâme ! tous réunis contre un seul homme.

MONTREUIL.—Maintenant, le traité.

DIDIER.—Non, non. Tuez-moi, lâches, car vous ne l'aurez qu'avec ma vie.

MONTREUIL.—Vous tuer ? allons donc... vous voyez la douceur, les ménagements que j'emploie, ni mouchoir, ni bâillon ; de peur d'étouffer l'homme en étouffant les cris... seulement la patience a des bornes. Une dernière fois, monsieur, ce papier... voulez-vous rendre ce papier ?

DIDIER.—Non, vous dis-je, non !

MONTREUIL.—Alors, qu'on le lui prenne (*Quatre hommes s'emparent de Didier, le couchent sur un banc et le fouillent ; l'orgue se fait entendre.*)

DIDIER (*se débattant*).—Oh ! les infâmes !... au secours ! mon Dieu ! venez à mon secours !

PLURE D'OIGNON (*donnant le papier*).—Voilà.

MONTREUIL.—C'est bien cela. Laissez monsieur.

DIDIER.—Va, tu rendras compte un jour...

MONTREUIL.—Pardon, ce n'est pas tout ce que j'exige de vous.

DIDIER.—Qu'est-ce donc encore ?

MONTREUIL.—Vous êtes homme d'honneur, monsieur Didier, et je sais qu'un serment que vous auriez fait, jamais vous ne le trahirez.

DIDIER.—Eh bien ?

MONTREUIL.—Eh bien, vous allez me jurer sur ce que vous avez de plus sacré de ne plus vous opposer à nos projets et de ne jamais révéler ce qui vient d'avoir lieu ici.

DIDIER.—Et je laisserais, après ce serment, consommer la ruine ou le déshonneur de mon frère, je me ferais lâchement le complice de l'odieux mariage auquel vous voulez le contraindre ! Je jure, oui je jure sur la cendre de mon

père qu'une fois hors de ce lieu, c'est aux magistrats, c'est à la justice que je courrai tout dévoiler ; car si j'agissais autrement... mais je serais aussi lâche, aussi infâme que vous.

MONTREUIL.—C'est votre dernier mot, c'est là votre dessein ?

DIDIER.—Oui, dès que je serai sorti d'ici.

MONTREUIL.—Alors, vous n'en sortirez pas. A l'œuvre !

DIRIER.—O ciel ! que faire ! que devenir ? (*On enlève une grosse valise et on trouve Bagnolet caché derrière.*)

PLURE D'OIGNON.—Bagnolet !

DIDIER.—Ah !

MONTREUIL.—Bagnolet ici ! Tu ne me quitteras plus et je réponds de ton silence... Enfermez d'abord celui-ci. (*On force Didier à descendre par une trappe qu'on vient d'ouvrir.*)

PLURE D'OIGNON.—Alerte ! une patrouille !

DIDIER.—Ah ! l'on vient à mon secours... A moi ! (*On referme la trappe et on remet la valise dessus. La patrouille paraît.*)

TOUS.—Un *pot !* un *pot !*

LE SERGENT.—Pourquoi ce bruit ?

PLURE D'OIGNON.—Rien, sergent, c'est que demain on ferme la boutique et nous enterrons l'établissement.

LE SERGENT.—A la bonne heure ! mais ne criez pas tant.

TOUS.—Adieu, sergent. (*La patrouille sort.*)

PLURE D'OIGNON.—Ils s'éloignent !

DIDIER (*dans la cave*).—A moi ! au secours !

MONTREUIL.—Chantez donc, vous autres. (*Tous se remettent à chanter en frappant du pied.*)

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME.

Premier Tableau.

Un *lager-beer garden.* A droite, l'entrée de la cuisine avec un comptoir garni de comestibles ; à gauche, un pavillon.

SCÈNE Ière.

CHALUMEAU, POPLARD, BUVEURS, UN GARÇON.

Au lever du rideau, Poplard et les buveurs sont assis à une table et boivent.

CHALUMEAU.—Allons, vous autres, à la santé de la bande du Cheval-Noir.

TOUS.—A la santé de la bande du Cheval-Noir.

UN GARÇON (*dans la coulisse*).—Enlevez le rôti !... débrochez !

CHALUMEAU.—Dis donc, Poplard, paraît que ça chauffe là-dedans ; v'là le monde qui va arriver.

LE GARÇON (*entrant*).—Allons, allons, messieurs, faut vous retirer, le jardin est retenu pour un dîner.

CHALUMEAU.—Un dîner, ça me va !

POPLARD.—Ça nous va,... ça me chausse !

LE GARÇON.—Les voilà, dépêchez-vous de filer !

CHALUMEAU.—Filer !... pas si bête !

SCÈNE II

LES MÊMES, BAGNOLET, CASIMIR, LOUIS, PLURE D'OIGNON ET AUTRES.

CASIMIR.—Ah ! enfin ! nous y voilà ; c'est très gentil ici !

TOUS.—C'est charmant !

CASIMIR.—Ah ça, et Bagnolet ?...

TOUS.—Le voilà !

BAGNOLET (*entrant avec Louis*).—Là, cette petite promenade vous fera du bien, monsieur Louis.

CASIMIR.—Et surtout, tâchez de vous distraire un peu.

LOUIS.—Me distraire ! (*Il s'assied sur le devant à gauche.*)

PLURE D'OIGNON.—Allons ! vive la joie ! ici on peut rire et chanter tout à son aise.

BAGNOLET (*à part*).—Rire et chanter !... faut qu'il n'ait pas d'entrailles.

CASIMIR.—Ah ça, mais qu'as-tu donc, Bagnolet ; pour un jour de dîner entre vieilles connaissances, tu n'es guère jovial.

BAGNOLET.—Moi, au contraire... je suis très-gai... très-follichon... je m'amuse beaucoup.

CASIMIR.—Ma foi ! on ne le dirait pas... tu es pâle, distrait... Pendant toute la route, tu n'as pas desserré les dents...

BAGNOLET.—Mais, Casimir, je t'assure...

CHALUMEAU (*s'avançant avec Poplard*).—Tiens, mais c'est Bagnolet.

BAGNOLET.—Chalumeau ! Poplard !

CASIMIR (*à part*).—Qu'est-ce que c'est encore que ces deux-là ?

CHALUMEAU.—Ah ça, tu es donc du dîner ?

PLURE D'OIGNON.—Pardine, c'est lui qui traite.

POPLARD.—C'est lui qui traite !

CHALUMEAU.—Ah ça, mais alors tu nous invites, pas vrai ?

CASIMIR (*sèchement*).—Pardon, messieurs, mais il n'y a plus de place.

CHALUMEAU ET POPLARD.—Hein ?... Comment ! un refus !

BAGNOLET (*à Casimir*) —Attends, Casimir, je vais leur parler... les renvoyer adroitement... Mon cher Poplard, mon bon Chalumeau... désolé de ne pouvoir vous admettre... mais c'est un pique-nique.

CHALUMEAU ET POPLARD.—Un pique-nique.

BAGNOLET.—Oui, à la mode anglaise, chacun son écot, et vos moyens ne vous permettent peut-être pas...

CHALUMEAU.—Dame ! ça dépend du prix.

POPLARD.—Combien par tête ?

BAGNOLET (*à part*).—Effrayons-les. (*Haut.*) Quarante-trois *cents*, sans le vin.

CHALUMEAU.—Cristi ! c'est un peu salé.

POPLARD.—Mais c'est égal, y a moyen d'arranger ça ; on ne marchande pas avec les amis, et tu payeras pour nous.

CHALUMEAU.—C'est dit ; nous restons.

BAGNOLET.—Comment ! mais...

CASIMIR (*qui pendant ce colloque a causé avec Louis*).—Eh bien ?

BAGNOLET.—Eh bien ! c'est arrangé ; ils restent.

CASIMIR.—Jolis amis que tu as là !... comme si ce n'était pas assez de ce M. Plure d'Oignon.

BAGNOLET.—Ah ! celui-là, c'est bien malgré moi.

CASIMIR.—Allons, laissons ça... Pour avoir tout le temps de nous amuser, je propose de dîner tout de suite.

TOUS.—Oui, oui, dînons, dînons.

CASIMIR – Garçon ! garçon !

PLURE D'OIGNON.—Attendez ! je vas le faire venir. Ohé ! garçon !... ohé !

CASIMIR —Ah ! mon Dieu ! quel genre !

LE GARÇON (*accourant*).—Voilà ! voilà ! quoi qu'y faut vous servir.

BAGNOLET.—Voyons... il nous faut un dîner

copieux !... Nous sommes dix,... prenons d'abord du veau pour trois !...

CHALUMEAU.—Pour trois !... eh ben ! excusez !... A quarante trois *cents* par tête, faut chacun son veau.

TOUS (*en sens divers*).—Oui, oui, du veau !... Non, non, pas de veau.

CASIMIR.—Ah ! si chacun donne son goût, il n'y a pas moyen de s'entendre... Voyons, qu'est-ce que vous avez ?

LE GARÇON.—Nous avons des pieds de mouton, des gigots de mouton, des côtelettes de mouton, des rognons de mouton, du sang de mouton et des...

BAGNOLET.—Rien que du mouton !

PLURE D'OIGNON.—C'est pas tout ça... vous allez nous faire écorcher... Voilà comme on s'arrange... (*Allant au comptoir et piquant un morceau de viande.*) Combien le gigot ?

LE GARÇON.—Une piastre vingt, juste prix.

PLURE D'OIGNON.—On vous en donne 90 *cents*... Mettez-nous ça de côté, et n'en parlons plus... (*Allant chercher un autre plat.*) Maintenant, cette volaille ?

LE GARÇON.—Une piastre.

PLURE D'OIGNON.—Une piastre, ça... un poulet de quinze jours et qu'est mort de la coqueluche... Mais regardez donc, regardez donc... (*Il passe le poulet à Chalumeau qui le flaire.*)

CHALUMEAU.—Une piastre, ça, c'est trop cher !

TOUS.—Oh ! c'est trop cher !... c'est trop cher !

PLURE D'OIGNON.—Cinquante cinq *cents* le poulet. Enlevé !

CASIMIR.—Mais il faudrait autre chose.

LE GARÇON.—C'est pas tout ça ; venez à la cuisine, vous choisirez vous-même.

BAGNOLET.—C'est ça... j'adopte cette ouverture ! (*Il va pour sortir.*)

PLURE D'OIGNON (*le retenant*).—Minute ! reste auprès de tes invités... Poplard entend mieux ça... Il dira au bourgeois de nous soigner aux p'tits oignons.

POPLARD.—C'est dit : j'y cours ! (*Il sort.*)

BAGNOLET (*à part*).—Impossible de bouger. Maudit Plure d'Oignons.

CASIMIR.—Pendant ce temps-là, faut mettre la table.

TOUS.—Oui, oui, mettons la table. (*Tous vont chercher une grande table et mettent le couvert.*)

CASIMIR (*à Louis qui est resté sur le devant*).—Eh bien, monsieur Louis, vous ne venez pas?...

LOUIS.—Pardon, mais je suis si inquiet... depuis deux jours que je n'ai vu Didier !...

BAGNOLET (*à part*).—Didier !... (*Plure d'Oignon l'arrête.*)

CASIMIR.—Venez donc, ça vous distraira, c'est pour ça que je vous ai amené ici.

LOUIS.—Ah ! j'ai eu tort de venir ; je trouble votre gaieté.

CASIMIR.—Mais non... mais non... je suis seulement fâché de vous voir si triste.

POPLARD (*arrivant avec une grande soupière sur la tête et suivi de garçons qui portent des plats*).—V'là toujou'la soupe !

TOUS —A table ! à table !

CASIMIR (*à Louis*).—Allons, venez à côté de moi, et ne pensons plus qu'à nous divertir.

TOUS.—A table ! à table ! (*Tout le monde se place. Pendant le pêle-mêle général, un homme s'est approché de Plure d'Oignon, lui a parlé bas et l'a emmené, ce qui n'a été remarqué que de Casimir et de Chalumeau.*)

CHALUMEAU.—Ah ça, c'est moi que je découpe le pain. Qu'est-ce qui va déboucher les bouteilles ?

BAGNOLET.—Donnez ; je m'en charge. (*A part.*) Je n'ai pas plus fait [illegible] enfant au biberon. (*En disant cela, il vient [illegible] devant, et met la bouteille entre ses jambes, pour la déboucher.*) Aussi, j'ai toujours un de ces scélérats sur mes talons... de bottes... Depuis l'horrible scène du cabaret de la rue Claude, la venette ne m'a pas quitté... Et ce pauvre Didier, il me semble toujours le voir dans sa cave. (*Il recommence à tirer.*)

CASIMIR (*de la table*).—Eh bien, Bagnolet, tu ne viens pas ?

BAGNOLET.—C'est pas moi ; c'est le bouchon qui ne veut pas venir.

TOUS.—A boire ! à boire !

BAGNOLET.—Allons, bon, le v'là cassé.

TOUS.—A boire ! à boire ! (*On passe les bouteilles.*)

BAGNOLET (*à part*).—Et dire que je m'amuserais beaucoup sans ce cauchemar de Plure d'Oignon qui est cause... de... (*Il cherche autour de lui.*) Eh bien ! eh bien !... où est-il donc ?

CASIMIR.—Qui ça ?

BAGNOLET.—Plure d'Oignon ?... Je ne le vois plus.

CASIMIR.—Et qu'importe M. Plure d'Oignon ? D'ailleurs, je crois qu'on est venu le chercher.

CHALUMEAU.—Plure d'Oignon ?... Eh ! oui ; j'ai entendu qu'il allait voir une maison qu'on démolit... su'la rue Claude.

BAGNOLET.—Ah ciel !

TOUS.—Qu'y a-t-il ?

BAGNOLET (*à part, dans le plus grand effroi*).—Ça doit être ça !... le malheureux !... ils veulent l'enterrer sous les décombres.

CASIMIR.—Mais qu'as-tu donc, Bagnolet ?

BAGNOLET.—Ah ! ma foi ! puisqu'il n'est pas là... je n'y tiens plus !... et quoi qu'il doive arriver... je parle... oui, oui, je vais tout dire... Sachez donc, mes amis...

SCÈNE III

LES MÊMES, MONTREUIL.

MONTREUIL (*entré sur les derniers mots, s'est placé derrière Bagnolet et lui touche l'épaule ; bas*). —Tais-toi !

BAGNOLET (*effrayé*).—Hein ? (*Se retournant.*) Montreuil !... Ah ! je suis perdu !

CASIMIR (*à part*).—Tiens, quel est ce monsieur ?

MONTREUIL (*légèrement*).—Ah ! ah ! ce cher Bagnolet... Tu ne t'attendais pas à me voir !... J'ai voulu te faire une surprise et je viens sans façon boire à ta santé.

BAGNOLET (*à part*).—Ah ! oui, à ma santé !... ah ! oui, c'est de circonstance !... Je suis bien mal à mon aise ! (*Il tombe sur une chaise.*)

CASIMIR.—Comme il est pâle ! il se trouve mal ! (*Tout le monde se lève ; on retire la table, et on se pressé autour de Bagnolet. Pendant ce mouvement, Montreuil s'approche de Louis.*)

MONTREUIL (*à Louis*).—Dans un quart d'heure, ici, j'ai à vous parler.

LOUIS (*étonné*).—A moi, monsieur ?...

MONTREUIL.—C'est de la part de Paul Didier.

LOUIS.—De Paul !... je viendrai, monsieur.

MONTREUIL.—De la discrétion, il faut que tou le monde ignore...

LOUIS.—Comment ?

MONTREUIL.—Silence ! (*Se rapprochant du*

groupe.) Eh bien ! ce pauvre Bagnolet, comment va-t-il ?... Mieux, n'est-ce pas ?

CASIMIR.—Oui, oui... ce ne sera rien, j'espère !

MONTREUIL.—Justement, j'ai une bonne affaire à lui proposer, et quand nous serons seuls...

BAGNOLET (*à part, avec effroi*).—Seuls !...

CASIMIR.—Alors, causez à votre aise, nous allons prendre le café dans le grand salon, et nous vous laissons ensemble.

BAGNOLET.—Comment ! mais...

MONTREUIL (*lui prenant le bras*).—Si tu dis un mot, tu es mort.

BAGNOLET (*à part*).—Mort ! je le suis déjà. (*Haut.*) Eh bien, oui, laissez-nous.

CASIMIR.—Allons, partons, vous autres. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

MONTREUIL, BAGNOLET.

BAGNOLET.—Seul avec lui !... Ah ! Dieu ! je sens mes jambes qui s'en vont... et je voudrais bien faire comme elles.

MONTREUIL.—Tu avais donc oublié ma défense ?

BAGNOLET.— Oublié. . ja... jamais... seulement... je...

MUNTREUIL.—Seulement si je n'étais arrivé à temps, tu nous trahissais... Mais ma vengeance aurait suivi de près.

BAGNOLET.—J'en suis certain... Aussi ça ne m'arrivera plus. Adieu !

MONTREUIL.—Où vas-tu ?

BAGNOLET.—Mais... retrouver les autres.

MONTREUIL.—Du tout ; je ne veux pas que tu me quittes. Tu seras libre quand je n'aurai plus rien à craindre de ton indiscrétion.

BAGNOLET.—Et la craindrez-vous encore bien longtemps, mon indiscrétion ?

MONTREUIL.—Cela dépend !

BAGNOLET.—Merci !

MONTREUIL.—Il faut d'abord que je voie une personne que j'attends ici. N'as-tu pas remarqué une espèce d'idiot appelé, je crois... Crèvecœur ?

BAGNOLET.—L'Abruti ! non... (*A part.*) Pourquoi donc faire ! est-ce qu'il veut se mettre aussi à la cave ?

MONTREUIL.—Eh ! tiens... justement le voilà. J'ai à te parler ; attends-moi.

BAGNOLET.—Où donc ?

MONTREUIL.—Là ! (*Il indique le pavillon.*)

BAGNOLET (*à part*).—Là !

MONTREUIL.—Oui ; pour quelques instants.

BAGNOLET (*sur le seuil de la porte*).—Ah ! je te repincerai peut-être à mon tour. (*Il entre dans le pavillon. Montreuil l'enferme et retire la clef.*)

MONTREUIL.—D'ici j'aurai l'œil sur lui !

SCÈNE V

MONTREUIL, CRÈVECŒUR, *puis* LE GARÇON.

MONTREUIL.—Approche, approche, mon brave.

CRÈVECŒUR (*entrant*).—C'est vous qui m'avez fait dire...

MONTREUIL.—Que j'avais à te parler... mais je sais que tu n'aimes pas à parler sans boire. Faisons donc venir de quoi te délier la langue... Holà ! garçon !...

LE GARÇON (*paraissant*).—Voilà ! voilà ! Qu'est-ce qu'il faut servir à monsieur ?

MONTREUIL.—De l'eau-de-vie.

LE GARÇON.—Deux petits verres à ces messieurs.

MONTREUIL.—Une bouteille et deux verres.

LE GARÇON (*à part*).—Une bouteille !... Sapristi ! paraît qu'ys ont diablement soif. (*Il sort.*)

MONTREUIL (*à lui-même, pendant que Crèvecœur va s'asseoir à une table sur le devant.*)—Allons, la partie est engagée, il faut la jouer jusqu'au bout ; je suis débarrassé de Charles Didier. Mais un autre obstacle se dresse devant moi ; c'est ce jeune homme qu'on a sauvé des flots, ce Louis, l'ami de Paul, et qui exerce sur lui un tel ascendant que, si je ne parviens pas à l'éloigner, Paul ne consentira jamais à favoriser nos projets. Une fois échappé à l'influence de cet ami, Paul ne pourra plus nous résister. Et si je ne puis moi-même, briser cet obstacle, voilà celui qui m'en débarrassera.

LE GARÇON.—Le cognac et les verres... Ces messieurs n'ont plus besoin de rien ?

MONTREUIL.—Non, laissez-nous. (*Allant à la table où est Crèvecœur.*) Ah ça, maintenant, à nous deux, mon brave... (*Versant.*) Dis-moi un peu ce que tu penses de cette eau-de-vie-là ?

CRÈVECŒUR (*buvant à plein verre*).—Dame ! c'est toujours bon, l'eau de-vie.

MONTREUIL.—En ce cas, encore un verre et causons.

CRÈVECŒUR (*buvant*).—Causons !

MONTREUIL.—Parlons de Marie Hubert !

CRÈVECŒUR (*avec violence, et se levant*).—Marie Hubert !... Non, non, ne parlons pas d'elle... voyez-vous, ça me brise la tête, ça me déchire le cœur... ça... ça me rend fou.

MONTREUIL (*le faisant rasseoir*).—Allons, calme-toi, et écoute. Ce n'est pas comme les autres, au hasard, et sans raison, que je t'ai jeté ce nom à l'oreille... si je t'en parle, moi, c'est que je l'ai connue.

CRÈVECŒUR.—Vous ! vous avez connu Marie Hubert !...

MONTREUIL.—Elle habitait le village de Ste-Claire.

CRÈVECŒUR.—Oui !

MONTREUIL.—Et elle vivrait encore heureuse si on lui avait laissé son mari pour la nourrir et la défendre.

CRÈVECŒUR (*pleurant*).—Oh ! oui... oui !

MONTREUIL.—Mais un jour, il fut arrêté, mis en jugement, et condamné, car il était coupable.

CRÈVECŒUR.—Innocent !

MONTREUIL —Innocent ou coupable, n'importe !

CRÈVECŒUR.—Innocent que je vous dis !... Je le sais bien ; je n'ai jamais volé, moi...

MONTREUIL.—Toi !... (*A part.*) Je ne me trompais pas... (*Haut.*) Tu te nommes donc Jérôme Hubert ?

CRÈVECŒUR.—Jérôme !... oui, pour elle. Pour les autres, Crèvecœur... ou bien l'Abruti... ou bien... je ne sais pas.

MONTREUIL.—Aussi, c'est bien toi qu'ils ont condamné à vingt années de bagne ?

CRÈVECŒUR.—C'est moi qui ai tant souffert... c'est moi que l'on a arraché d'auprès d'elle... d'elle que je laissais sans pain !... Tant de souffrances pour elle !... Ah !... c'est peut-être un bonheur qu'elle soit morte... Oui, quand je suis revenu, il y a deux ans, il y en avait trois qu'elle était morte.

MONTREUIL.—Et pourtant tu ne pardonnerais pas à l'auteur de sa mort ?

CRÈVECŒUR (*avec feu*) —Oh ! non, non ! jamais !

MONTREUIL.—Et si tu le connaissais... que ferais-tu ?

CRÈVECŒUR (*froidement*).—Je le tuerais !

MONTREUIL (*lui versant*).—Encore un coup... (*Ils boivent.*) Eh bien, cet homme, je le connais...

CRÈVECŒUR.—Cet homme... cet homme...

MONTREUIL.—Ce soir, peut-être, tu pourras le voir.

CRÈVECŒUR.—Ce soir !... Où ça ?

MONTREUIL.—Près d'ici ; à l'entrée des fours à chaux de la rue Fullum, à gauche, dans la maison du gardien de jour, tout près de la rue Ste-Catherine.

CRÈVECŒUR.—Aux fours à chaux !

MONTREUIL.—Près de la rue Ste-Catherine... S'il vient, tu le reconnaîtras bien ; car il te dira lui-même ; j'ai vu mourir Marie Hubert.

CRÈVECŒUR.—Ah ! s'il dit ça... malheur à lui ! (*Il se dirige vers le fond.*)

MONTREUIL.—Où vas-tu ?

CRÈVECŒUR.—L'attendre !

MONTREUIL (*lui montrant la bouteille.*)—Tiens, emporte cette...

CRÈVECŒUR (*allant à la table et prenant le couteau*).—Non, j'emporte ça ! Adieu ! (*Il sort.*)

MONTREUIL (*seul*).—Allons ! ça va bien... si je puis seulement réussir avec l'autre comme avec celui ci ; mais l'heure est écoulée ; il ne peut tarde à venir... quelqu'un... c'est lui... il était temps.

SCÈNE VI.

MONTREUIL, LOUIS.

LOUIS.—Enfin, j'ai pu m'échapper... Ce bruit, cette gaieté me faisait mal. Mais que peut me vouloir cet homme ?... Il s'agit de Paul, m'a-t-il dit.

MONTREUIL.—Pardon, monsieur ; je viens auprès de vous de la part d'un ami commun, de Charles Didier.

LOUIS.—Charles ! lui serait-il arrivé quelque malheur ?

MONTREUIL.—Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre, pour lui du moins.

LOUIS.—Mais pour qui donc alors ?

MONTREUIL.—Pour notre pauvre Paul. Il est obligé de se cacher, de quitter Montréal.

LOUIS.—Quitter Montréal !

MONTREUIL.—Oui... poursuivi pour une somme très considérable... vainement pour le sauver nous avons épuisé toutes nos ressources, son frère et moi ; nous n'avons pu ravoir qu'une partie des acceptations qu'il a follement souscrites ; et tenez, en voici une... une seule, au profit d'un M. Digonard, qui s'élève à $200,000. Voyez .

LOUIS.—Oui, c'est vrai, c'est bien vrai !

MONTREUIL.—Il faut donc qu'il parte au plus tôt, sa fuite est convenue, assurée... Vous, monsieur, Charles désire qu'au plus vite vous vous rendiez auprès de Paul.

LOUIS.—Mais où donc ?

MONTREUIL.—Près d'ici, où il se cache, de peur d'être arrêté... où je dois aller ce soir le prendre avec une voiture, à l'entrée des fours à chaux au bout de la rue Ste-Catherine, dans la maison du gardien de jour.

LOUIS.—Et vous êtes sûr que je l'y trouverai ?

MONTREUIL.—Lui, ou un homme qui vous conduira près de Paul... un homme auquel, pour vous faire connaître, car la prudence est nécessaire, vous direz une phrase mystérieuse dont nous sommes convenus : j'ai vu mourir Marie Hubert !

LOUIS (*avec étonnement*). — J'ai vu mourir... Marie Hubert ! O ciel ! mais pourquoi ces terribles paroles ?

MONTREUIL.—Avez-vous peur de les prononcer ?

LOUIS.—Peur ! non. C'est Paul qui les a choisies, n'est-ce pas ?

MONTREUIL.—Lui-même !

LOUIS.—Alors je n'hésite plus... Le trouverai-je maintenant ?

MONTREUIL.—Oui. (*On entend les rires à l'intérieur.*)

LOUIS.—Adieu, monsieur.

MONTREUIL.—Adieu ! (*Louis sort et tous les convives entre gaiement en scène.*)

SCÈNE VII.

MONTREUIL, CASIMIR, LES CONVIVES, *puis* PLURE D'OIGNON, *puis* BAGNOLET.

CASIMIR.—Tiens ! monsieur, vous v'là tout seul ; où donc est passé Bagnolet ?

MONTREUIL.—Bagnolet ?... (*A part*) Je l'avais oublié... (*Haut.*) Soyez tranquille, on va vous le rendre, votre Bagnolet.

PLURE D'OIGNON (*entrant précipitamment*).—Ouf ! enfin me v'là, moi... Pardon, excuse, tout le monde et la compagnie... mais voyez-vous, l'ouvrage pressait... (*Voyant Montreuil.*) Tiens, serviteur, monsieur ! Eh bien, la maison de votre ami, c'était une fière bicoque, allez ; dès le premier coup de pioche, patatra... toute la masure s'est écroulée... et à présent les trois étages sont dans la cave.

MONTREUIL (*bas*).—Tout est donc fini ? (*Signe affirmatif de Plure d'Oignon.*)

CASIMIR.—Ah ça, mais Bagnolet...où est-il donc?

MONTREUIL.—Il est là dans ce pavillon.

CASIMIR.—Dans ce pavillon !... ah ! bah !... (*Il appelle.*) Bagnolet !... Mais il ne répond pas...

MONTREUIL.—Je suis pourtant bien sûr... (*Il pousse la porte.*) Bagnolet !

TOUS (*criant*).—Bagnolet ! Bagnolet !

BAGNOLET (*paraissant, pâle et défait*).—Me voilà... me voilà... Est-ce que vous m'appelez depuis longtemps ?

MONTREUIL.—Mais sans doute. Que fais-tu donc ?

BAGNOLET (*à part*).—Ah ! je suis revenu à temps. (*Haut.*) Moi, je... m'étais endormi.

CASIMIR.—Endormi... mais pourquoi donc es-tu si blême !

BAGNOLET.—Si blême !... Ah ! c'est que... c'est que j'ai fait un rêve... un rêve atroce.

TOUS.—Un rêve !

BAGNOLET (*à part*).—Il m'observe ! (*Haut.*) Oui, je vous conterai ça pour vous égayer.

CASIMIR.—A présent, allons prendre le pousse-café.

TOUS.—Oui, oui !... le pousse-café ! (*Ils font un mouvement comme pour sortir.*)

MONTREUIL (*à part*).—Ceci n'est pas clair ! (*Bas à Plure d'Oignon en lui montrant Bagnolet.*) Ne le perds pas de vue ! A tout prix il me faut son silence.

PLURE D'OIGNON.—Ça suffit, j'attends !

TOUS.—Le pousse-café ! le pousse-café ! (*Changement à vue.*)

Second Tableau.

L'entrée des fours à chaux.

SCÈNE Ière

JACQUES, FRANÇOIS, BAPTISTE, CHAUFOURNIERS.

Au lever du rideau ils finissent de travailler.

JACQUES.—Allons, camarades... v'là sept heures, la journée est finie... c'est le moment de rentrer chez soi, d'aller manger la soupe pour ceux qui l'aiment, et d'embrasser sa femme pour ceux qu'en ont...

FRANÇOIS.—En route, et n'oublions pas nos outils ; faut rien laisser traîner ici.

JACQUES.—C'est vrai ; il y couche souvent un tas de vagabonds et de fainéants.

FRANÇOIS.—Eh oui, ils aiment à venir se chauffer sur les fournaux ; et quand on oublie quéque chose le soir, on est sûr de ne pas le retrouver le lendemain.

JACQUES.—Allons, y sommes-nous ?

TOUS. - Oui... oui !

FRANÇOIS.—Eh bien, au pied du courant, nous ferons une petite halte chez le papa Ramponneau.

JACQUES.—C'est ça ; la chaux, ça voltige tant, qu'on en respire plus qu'à son tour... pour ma part, j'ai de quoi bâtir trois étages dans la gorge.

FRANÇOIS.—On va te faire couler ça... Venez-vous ?

JACQUES.—Un instant ! et la ronde ? François et Baptiste, vous allez m'aider. (*Aux autres.*) Allez devant ; nous vous rejoindrons. (*Sortie des ouvriers. Jacques, François et Baptiste font la ronde avec des lanternes.*)

FRANÇOIS (*ramenant Poplard*).—Eh bien, quéque vous faisiez là ?

POPLARD.—Pardon, monsieur, je respirais le grand air.

JACQUES (*ramenant Plure d'Oignon*).—Est-ce que c'est un endroit pour dormir ici ?

PLURE D'OIGNON.—Dormir, moi ? Si on peut dire !... je me promenais un peu en sortant de mon bureau.

JACQUES.—Vous vous promenez donc sur le dos, vous, méchant farceur ?

BAPTISTE (*ramenant Chalumeau*).—Ah ça, et vous ?

CHALUMEAU.—J'attendais l'omnibus !

BAPTISTE.—Prenez garde qu'on ne vous mette à l'ombre.

JACQUES.—Allons, tournez-moi les talons !

PLURE D'OIGNON.—C'est dit. (*Bas aux deux autres.*) Allons retrouver les amis au fourneau de la rue Suzanne. (*A part.*) Ma foi, M. Montreuil viendra savoir lui-même le résultat de l'affaire.

LES OUVRIERS.—Allons, en route !

LES VAGABONDS.—Voilà ! voilà ! (*Sortie générale.*)

SCÈNE II

CRÈVECŒUR, *seul.*

A peine les ouvriers sont-ils hors de scène que Crèvecœur entre de l'autre côté.

CRÈVECŒUR.—Y sont partis ?... (*Il va regarder dans les coulisses.*) Tous partis !... J'aime mieux ça... à présent y faut attendre... (*Il s'assied sur un banc de pierre.*) Est-ce bien vrai qu'il va venir ?... Oui !... oui !... il ne m'a pas trompé, cet homme, la paroisse de Marie... sa mort... tout...

oui, il m'a tout dit !... Ah ! tu l'as fais mourir, et je ne la vengerais pas... (*Il se lève.*) Oh ! oui, oui ! Mais, viens donc, viens donc !... (*Il marche à grands pas*) Il ira frapper à la maison du gardien de jour, à gauche... (*Il la montre.*) Bon !

SCÈNE III.

CRÈVECŒUR, LOUIS.

LOUIS (*qui entre en cherchant*).—Comme ce lieu est triste.

CRÈVECŒUR.—Quelqu'un ! ce doit être ça.

LOUIS.—Mon courage m'abandonne !

CRÈVECŒUR.—Voyons !...

LOUIS (*surpris*).—Ah ! qui êtes-vous ?... que me voulez-vous ?

CRÈVECŒUR.—Tiens, je vous connais... c'est vous qu'avez voulu vous noyer ?

LOUIS.—Attendez... et c'est vous qui avez aidé à me sauver.

CRÈVECŒUR.—Oui ; mais pourquoi venez-vous ici ?

LOUIS.—C'est que j'y cherche quelqu'un.

CRÈVECŒUR. — Quelqu'un... vous... non, non, allez-vous-en... allez-vous-en...

LOUIS.—Impossible !... Mais vous-même...

CRÈVECŒUR. — Moi ! j'attends !... faut que je reste... (*Avec force.*) Faut que je me ven... mais pas devant vous... Allez-vous-en.

LOUIS (*à part*). — Il attend... serait-ce lui qui doit me conduire ? Voyons d'abord. (*Il s'éloigne de Crèvecœur et se dirige vers la maison du gardien.*)

CRÈVECŒUR.—Ah !... il s'en va !... il s'en va !...

LOUIS.—La maison à gauche, ce doit être celle-ci. (*Il frappe.*)

CRÈVECŒUR.—Hein !... pourquoi voulez-vous

entrer là ? pourquoi frappez-vous à cette porte ?... (*Il va le prendre par le bras et le fait redescendre.*)

LOUIS. — Mais je vous l'ai dit... il faut que je voie quelqu'un.

CRÈVECŒUR. — Mais il n'y a que moi... que moi seul ici.

LOUIS. — Vous seul ! mais alors c'est donc à vous qu'il faut que je parle ; c'est donc à vous que je dois dire : J'ai vu mourir Marie Hubert !

CRÈVECŒUR. — Malheureux ! (*Il lève le bras.*)

LOUIS. — Que voulez-vous ?

CRÈVECŒUR. — Oh ! répétez !... répétez !... car si c'était un autre, tout serait déjà fini... mais vous... je ne sais pas... je frissonne !... j'hésite !

LOUIS. — Mais calmez-vous, de grâce, ne vous a-t-on pas prévenu que quelqu'un viendrait ici ?

CRÈVECŒUR. — Oui... oui... après ?

LOUIS. — Ne vous a-t-on pas dit qu'il frapperait à cette porte ?

CRÈVECŒUR (*tournant le couteau dans sa main*). — Oui, à cette porte... après ?

LOUIS. — Et qu'il vous dirait enfin : J'ai vu mourir Marie Hubert.

CRÈVECŒUR (*levant le couteau*). — Misérable !... c'est donc vrai ?...

LOUIS (*tombant à genoux*). — Mais oui, je l'ai vue mourir, puisque c'était ma mère.

CRÈVECŒUR. — Ta mère !... ta... mère !... ô mon Dieu !

LOUIS. — Ce regard !...

CRÈVECŒUR. — Ah ! parle ! n'aie pas peur... n'aie pas peur ! parle ! c'était ta mère, n'est-ce pas ?

LOUIS. — Mais pourquoi me regardez-vous ainsi, vous, si menaçant tout-à-l'heure ? pourquoi me serrez-vous dans vos bras, vous qui vouliez me tuer ?

RÈVECŒUR. — Pourquoi... ah ! je ne peux pas

te dire... j'étouffe... je ne peux pas parler... l'émotion... la joie... le bonheur... Ta mère !... elle !... ta mère !... mais c'était ma femme à moi !

LOUIS.—Grand Dieu !... vous êtes donc...

CRÈVECŒUR.—Jérôme !... Jérôme Hubert !

LOUIS.—Mon père !... mon père !... (*Il se jette dans ses bras.*)

CRÈVECŒUR.—Ah ! ce mot là, c'est la première fois... ce mot-là me soulage ; tiens, tiens... je puis respirer... je pleure... je suis heureux !... mon enfant, mon fils ! (*Il l'embrasse.*) C'est lui !... lui, mon fils ! que je vois pour la première fois... Oh ! mon Dieu !... (*Se jetant à genoux.*) Oh ! mon Dieu !... il y a quinze ans... quinze ans que je ne vous ai prié, et pourtant vous avez eu pitié de moi, vous me rendez mon fils ! Oh ! vous êtes grand et bon... vous êtes miséricordieux, Seigneur !

LOUIS. — Ah ! nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas ?

CRÈVECŒUR.—Oh ! non, jamais ; tu me parleras souvent de ta pauvre mère !...

LOUIS.—Qui m'apprenait à vous chérir... qui vous bénissait en mourant.

CRÈVECŒUR.—Ah ! c'est qu'elle savait bien, elle... que je n'étais pas coupable.

LOUIS.—Oui, mon père !... oui, elle le savait, car, s'ils ont attenté à sa vie, les misérables, s'ils l'ont tuée, c'est qu'elle avait enfin entre les mains la preuve de votre innocence.

CRÈVECŒUR.—Les preuves ?...

LOUIS.—C'est qu'elle avait découvert le nom du vrai coupable... le nom de François Renaud.

CRÈVECŒUR. — François Renaud !... je ne le connais pas.

LOUIS.—C'est lui qui avait commis ce vol dont vous étiez accusé... et quand ma mère, à force de

peines et de recherches, allait faire éclater votre innocence... c'est encore lui, c'est lui qui l'a frappée.

CRÈVECŒUR. — Et c'est pour moi qu'elle est morte. Oh !... cet homme... si je le retrouve...

LOUIS.—Mais vous serez réhabilité, mon père. Je demandais au ciel de me rendre mon père, et c'est quand je n'espérais plus qu'il nous a réunis.

CRÈVECŒUR.—Et j'allais te tuer quand le ciel t'envoyait vers moi... Mais tu sais, n'est-ce pas ? malgré ces mots terribles que tu as prononcés... je tremblais... j'hésitais... je ne pouvais pardonner, je ne pouvais pas me venger... Oh ! c'est qu'il y avait une voix que j'entendais là... c'est que je t'aimais déjà... c'est que le sang parlait, vois-tu ?...

LOUIS.—Mais qui donc m'avait accusé ?

CRÈVECŒUR.—Un homme appelé Montreuil.

LOUIS.—Montreuil !

CRÈVECŒUR.—L'infâme !... il voulait me faire tuer mon fils. Oh ! malheur, malheur à lui !

LOUIS.—Ecoutez, j'entends marcher !

CRÈVECŒUR.—Oui, on vient de ce côté.

LOUIS.—Je ne me trompe pas... c'est lui !

CRÈVECŒUR.—Lui ! ton assassin ; il vient s'assurer de ta mort ! c'est bien. (*Il ramasse le couteau.*) Eloigne-toi !

LOUIS.—Qu'allez-vous faire ?

CRÈVECŒUR.—Eloigne-toi, te dis-je ! (*Il le repousse et va au-devant de Montreuil.*)

SCÈNE IV.

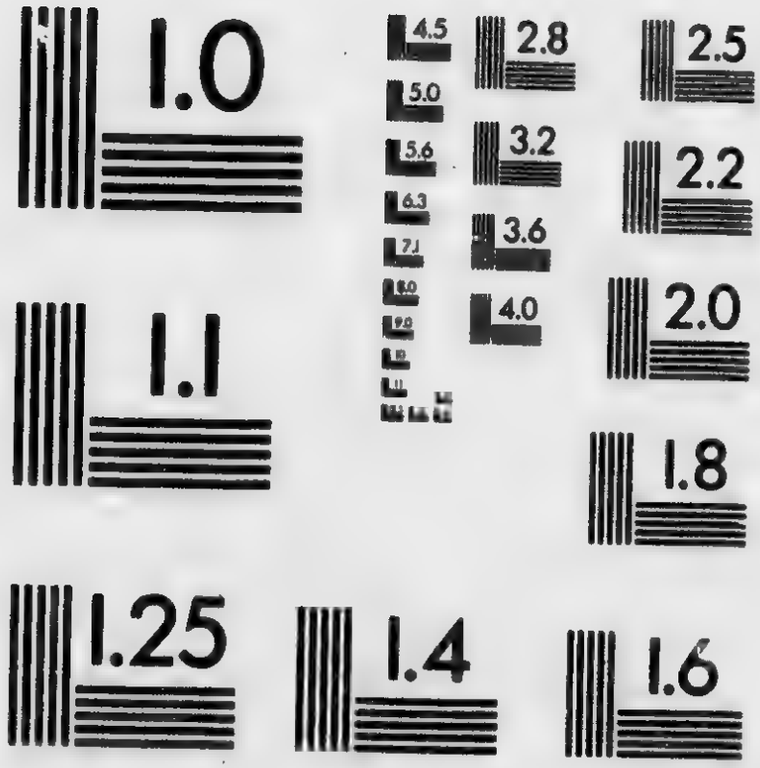
LES MÊMES, MONTREUIL.

MONTREUIL.—Eh bien, tout est il fini ?

CRÈVECŒUR.—Pas encore, car il me reste à faire justice, et je vais vous tuer. (*Il le prend à la gorge.*)

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

MONTREUIL.—Me tuer... mais pourquoi?

CRÈVECŒUR. — Pourquoi, tu le demanderas à Dieu quand il va te juger.

LOUIS.—Mon père!!

CRÈVECŒUR.—Laisse-moi!!

MONTREUIL (*sortant un pistolet*). — Prends garde, insensé, je suis armé.

CRÈVECŒUR. — Mais viens donc, viens donc, misérable! (*Ils disparaissent dans la cabane dont la porte se referme.*)

LOUIS (*s'élançant vers la porte*).—Arrêtez!... mon père!... au secours... arrêtez!... (*On entend un coup de pistolet. Louis tombe à genoux.*) Mon Dieu! m'avez-vous déjà repris mon père?

RIDEAU.

ACTE CINQUIÈME.

Une rue de Montréal. A droite, la grille d'une maison.

SCÈNE Ière.

CHALUMEAU, POPLARD, PLURE D'OIGNON, VAGABONDS.

Ils regardent de tous côtés.

CHALUMEAU.—Eh bien, Poplard?

POPLARD.—Je ne vois plus rien.

CHALUMEAU.—Et toi, Plure d'Oignon?

PLURE D'OIGNON.—Rien du tout!

POPLARD.—Ouf, respirons alors! (*Tous redescendent la scène.*) c'est-y une existence, ça? plus moyen de vivre à sa guise sans craindre les policemen ou les détectives!

CHALUMEAU.—Qu'est-ce que nous allons deve-

nir, je vous le demande? on nous ramasse sur les marchés, on nous ramasse au carré Viger, on fait des patrouilles chez Joe Beef, et des râfles générales sur les quais.

PLURE D'OIGNON.—Comment dans cette grande ville de Montréal, il n'y a plus une petite place pour nous?

POPLARD.—Il ne restait que les fours à chaux où l'on pouvait dormir à son aise, quand y faisait beau, et voilà qu'on nous y pourchasse.

PLURE D'OIGNON.—C'est fini, nous sommes traqués comme des bêtes chauves.

CHALUMEAU.—Et pis c'est que le Recorder ne badine pas... il suffit qu'on soit sans asile pour qu'on vous traite comme des vagabonds.

PLURE D'OIGNON.—Et la cour de police, donc!

POPLARD.—La cour de police? nous n'avons pas affaire dans ce quartier-là, merci!... on est des flaneurs, des *loafers*, des *tramps*, mais v'là tout.

PLURE D'OIGNON.— Oui, on lâche l'atelier qui vous embête; on se dit, y a pas de mal à *loafer*. C'est comme ça que ça commence, et puis après, on rencontre un gredin de Montreuil, ou autre, qui vous endort, qui vous séduit, qui vous entraîne, et on se réveille en prison ou au pénitencier; c'est comme ça que ça finit.

CHALUMEAU.—Merci; je compte bien ne pas aller jusque-là... et si je peux m'en tirer, je retourne à ma fabrique.

POPLARD.—T'avais donc un métier honnête?

CHALUMEAU.—Et un joli encore, je faisais des têtes d'épingles et je fabriquais des queues de boutons.

POPLARD.—Et t'as pu lâcher ça?

PLURE D'OIGNON (*allant au fond*). — Qu'est-ce que c'est que ça?... j'aperçois des boutons jaunes.

TOUS.—Filons...

PLURE D'OIGNON.—Séparons-nous, les uns par la rue Ste-Catherine, les autres par la rue Ste-Marie.

TOUS.—Partons ! (*Ils sortent par le fond*)

SCÈNE II.

LOUIS, *sortant par la grille de droite, puis* CASIMIR.

LOUIS.—Casimir n'arrive pas... je suis d'une inquiétude... Depuis que mon pauvre père blessé a été recueilli dans cette maison, je n'ai pu le quitter un instant, et je suis sans nouvelles de Paul et de son frère. Casimir et Bagnolet auraient seuls pu s'informer d'eux... Je leur ai écrit de venir... et ils devraient être arrivés... Je leur ai bien indiqué l'endroit où se trouve cette maison. Mais, je ne me trompe pas... on vient de ce côté... c'est Casimir !...

CASIMIR (*entrant*).—Moi-même, M. Casimir.

LOUIS.—Vous êtes seul?

CASIMIR.—Eh oui ! tout seul ! Je n'ai pas vu Bagnolet depuis vingt quatre heures.

LOUIS.—Ah ! Mais dites-moi, n'avez-vous rien appris...

CASIMIR.—Des deux frères Didier... Pas grand'-chose, si ce n'est que ce matin, Paul est parti en voiture avec un monsieur, ce qui m'a fait supposer que c'était son frère.

LOUIS.—Non, car depuis trois jours Charles n'est pas rentré chez lui, et personne ne l'a revu.

CASIMIR.—Ah bah ! qu'est-ce que ça veut dire?

LOUIS.—Silence !... voici mon père...

CASIMIR.—Ce pauvre monsieur l'Abruti, qu'est-ce qu'aurait jamais cru que c'était lui qui était...

LOUIS.—Chut !

SCÈNE III

LES MÊMES, CRÈVECŒUR, *mis plus proprement et le bras en écharpe.*

CRÈVECŒUR.—Ah ! te voilà !... te voilà !... je te cherchais partout.

CASIMIR.—Tiens, quel changement ! Il ne se ressemble plus.

LOUIS.—Je croyais que vous reposiez encore, mon père.

CRÈVECŒUR.—Non, non ; mais quand je ne te vois pas, quand je n'ai pas là mon fils, là, auprès de moi, je suis tout troublé, tout inquiet... j'ai toujours peur que mon bonheur ne soit qu'un rêve : il faut que je te voie, que je te parle, que je t'entende, pour être bien sûr que je t'ai retrouvé.

CASIMIR.—Ah ! dame, c'est que vous avez été fièrement longtemps privé de lui.

CRÈVECŒUR.—Oh ! oui, trop longtemps... je ne suis pas encore fait aux nouvelles joies de mon cœur, et je vois bien que quelquefois on se moque un petit peu de moi dans cette maison de braves gens où l'on m'a recueilli.

LOUIS.—De vous, mon père ?

CRÈVECŒUR.—Eh oui ! oui... parce que je te suis partout comme un enfant, parce que je te dévore des yeux, parce que je répète à chaque instant : Mon fils, mon fils ! ça les étonne, ils croient que c'est un peu de folie ; il n'y a que nous deux qui sachions que c'est beaucoup de bonheur.

CASIMIR (*ému*).— Pauvre vieux ! Ah ! tenez, père Crévecœur, vous êtes un brave homme de l'aimer comme ça ; et il faut vous moquer de ceux qui se moquent de vous.

CRÈVECŒNR.—Oh ! je ne leur en veux pas... je me dis tout bas : Qu'est-ce que ça me fait ?... j'ai mon fils... Ah ! si vous saviez l'effet que je ressens là, quand je me dis ça tout bas ! C'est ma pensée de tous les instants ! la nuit même, quand je m'éveille, je cherche bien vite sous ma tête ces papiers qu'elle m'a remis : les preuves de mon innocence, et la dernière lettre de sa pauvre mère ; je les porte à mes lèvres, je les embrasse en pleurant de joie, de bonheur, et je me dis : C'est vrai... c'est bien vrai... j'ai mon fils.

LOUIS.—Mon bon père, pourquoi le ciel ne nous a-t il pas réunis plus tôt ?

CRÈVECŒUR.—Bah ! nous avons encore le temps d'être heureux, je me sens rajeuni de dix ans.

CASIMIR.—C'est vrai, vous n'êtes plus le même du tout.

CRÈVECŒUR.—N'est-ce pas ?... grâce à ce digne homme qui m'a fait soigner... Mais je m'acquitterai envers lui, je vais reprendre mon ancien état... je vais travailler, va !

CASIMIR.—Et vous ne boirez plus d'eau-de-vie ?

CRÈVECŒUR.—Jamais : pourquoi faire à présent ? Je n'ai plus besoin d'oublier... Ah ! à propos, mon fils, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

LOUIS.—Mon père, il faut que j'aille à la ville, pour... pour une affaire.

CRÈVECŒUR.—Je ne te demande pas pourquoi !... il faut que tu ailles à la ville... nous irons.

LOUIS.—Vous ! mais c'est impossible ; et votre blessure ?

CRÈVECŒUR.—Elle me ferait bien plus souffrir loin de toi. C'est dit, nous irons ensemble.

CASIMIR.—D'ailleurs, on prendra une voiture.

CRÈVECŒUR.—C'est ça, nous partirons dès que nous aurons prévenu et remercié le brave proprié-

taire de cette maison... et ça ne tardera pas... car le voilà.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DESROSIERS.

DESROSIERS.—Comment ! tout le monde dehors déjà !

CRÈVECŒUR.—Oui, nous prenions un peu l'air, et nous parlions de vous.

DESROSIERS.—De moi ?

LOUIS.—Oui, monsieur, de vous, si généreux et si bon, de vous sans qui mon père serait peut-être mort, et qui avez été notre providence.

DESROSIERS.—Allons donc ! ce que j'ai fait, tout le monde l'aurait fait à ma place. Je venais d'acheter cette petite maison, et en m'y rendant le soir, j'entends des cris... Je fouette mon cheval ; j'arrive au moment où un homme venait de s'enfuir... Je vous trouve blessé... nous vous transportons, votre fils et moi, dans la voiture, nous montons jusqu'ici, et grâce aux soins du docteur, vous êtes entièrement rétabli.

CASIMIR.—Ah ! c'est très bien... c'est très bien... Mais dites donc... partons-nous pour la ville ?

DESROSIERS. — Comment ! mon brave, vous songez à me quitter ? j'aurais voulu que votre départ fût retardé jusqu'après la noce de ma petite Jenny.

CRÈVECŒUR.—Ah ! vous mariez votre fille.

DESROSIERS.—Le contrat se signe aujourd'hui.

LOUIS.—Une noce, une fête... ce n'est pas la place de pauvre gens comme nous.

CRÈVECŒUR.—Oui, c'est vrai. (*Bas à Desrosiers.*) Seulement, monsieur, avant de partir j'aurais quelque chose à vous demander.

DESROSIERS.—Dites, ne vous gênez pas.

CRÈVECŒUR.—Je voulais savoir votre nom.

DESROSIERS.—Mon nom !

CRÈVECŒUR.—Le nom de notre bienfaiteur, il faut au moins que nous le sachions pour le mettre dans nos prières.

DESROSIERS.—Je m'appelle Desrosiers.

CRÈVECŒUR (*avec force, malgré lui*).—Hein !...

LOUIS.—Qu'avez-vous donc, mon père ?

CRÈVECŒUR.—C'est... C'est ma blessure qui me fait un peu souffrir ; et je crois que tu as raison, il faudra que tu ailles à la ville sans moi.

LOUIS.—Votre blessure !

CRÈVECŒUR.—Oh ! ça ne sera rien.

CASIMIR.—Et d'ailleurs nous serons bientôt de retour.

CRÈVECŒUR (*bas à Desrosiers*)—Monsieur, il faut que je vous parle... que je vous parle seul.

DESROSIERS.—Ah ! bah ! eh bien, chez moi, tout à l'heure.

UN DOMESTIQUE.—Le notaire attend monsieur.

DESROSIERS.—Mon notaire ! j'y vais... (*Bas à Crèvecœur.*) Dans un quart d'heure, je suis à vous.

CRÈVECŒUR.—Dans un quart d'heure ! bien. Adieu, Louis ; ne sois pas trop longtemps. (*A Desrosiers.*) A tout à l'heure, monsieur. (*A son fils.*) A bientôt !

LOUIS.—A bientôt, mon père, à bientôt. (*Il sort avec Casimir.*)

SCÈNE V.

CRÈVECŒUR, *seul.*

CRÈVECŒUR.—Desrosiers ! et il a une fille ! une fille qu'il marie ! Oh ! j'en suis sûr, c'est bien ce

nom-là que j'ai entendu le jour où mon Louis avait voulu mourir. C'est la fille de Desrosiers que Paul Didier doit épouser !... Oh ! c'est le ciel qui a voulu que je sois recueilli par lui, c'est le ciel qui m'a inspiré de lui demander son nom.

MONTREUIL (*en dehors*).—Par ici, par ici, te dis-je !

CRÈVECŒUR.—Cette voix... je la reconnais... Montreuil... Paul est avec lui... il le conduit ici...

MONTREUIL.—Mais arrive donc... arrive donc !

CRÈVECŒUR.—Et maintenant, ils viennent accomplir leur projet. Il me trouveront sur leur chemin. (*Il entre chez Desrosiers.*)

SCÈNE VI

MONTREUIL, PAUL.

MONTREUIL.—C'est ici, nous sommes arrivés.

PAUL.—Et c'est ici, alors, que vous allez me rendre mon frère.

MONTREUIL.—Ton frère !... ton frère !

PAUL.—Souvenez-vous que je ne vous ai suivi que parce que vous n'avez juré de me dire où il est.

MONTREUIL.—Et si je ne le savais pas ?

PAUL.—Pourquoi m'auriez-vous amené ici. Que viendrions-nous faire dans cette maison ?

MONTREUIL.—Cette maison appartient à Desrosiers.

PAUL.—Encore ce nom ! encore vos projets de fortune, de mariage et de trahison ! Mais, vous savez bien que je n'en veux plus, moi ! et ne voyez-vous pas que je n'ai plus qu'une seule pensée... qu'un seul désir... retrouver Charles... Charles qui venait à moi pour me tendre la main ? Charles qui voulait me rendre à l'honneur, à moi-même,

Charles enfin dont la présence à déjoué tous vos plans... et que vous seul avez fait disparaître.

MONTREUIL.—Il y a du vrai dans ce que tu dis là.

PAUL.—Ah ! vous en convenez, vous savez où il est, vous allez me le dire, me le dire à l'instant.

MONTREUIL.—A l'instant, non ; mais dès que nous serons entrés là dès que tu auras signé le contrat, dès que la dot sera dans nos mains... Acceptes-tu...

PAUL.—Je refuse !

MONTREUIL.—Alors je refuse de t'apprendre où est Charles.

PAUL.—Et tu penses que je n'irai pas tout dire, tout dévoiler.

MONTREUIL.—A la justice, n'est-ce pas ?... Prends garde, ce mot-là porte malheur... et d'ailleurs, quand tu m'échapperais... quand je te laisserais parler... qui dénonceras-tu ? Moi ! Mais tu ne me connais seulement pas. Montreuil, dirais tu aux magistrats... Montreuil, c'est un nom d'emprunt... Tu donneras mon signalement, mais tu aurais à peine fait cent pas loin de moi que Montreuil n'existerait plus... C'était hier un brillant viveur, ce sera demain un pauvre diable perdu dans la foule, couvert de haillons, qui aura repris une des vingt professions qu'il exerçait jadis, qui s'appellera de l'un des vingt noms qu'il a déjà portés, et, pendant ce temps tu chercheras ton frère, tu chercheras cette maison où je le tiens enfermé seul et sans secours... et si le hasard te le fait découvrir au bout d'un mois peut-être, tu ne trouveveras qu'un cadavre... A présent, j'ai tout dit... Acceptes-tu ce mariage, ou veux-tu me dénoncer ?... Choisis... tu es libre.

PAUL.—Oh ! infamie !... infamie !... Mais s'il en est ainsi, chaque instant qui s'écoule est un nou-

veau supplice pour lui. Mon Dieu, il est donc vrai que je suis déshonoré, perdu sans ressource, ou que mon frère est mort ! Charles ! comment donc t'arracher des mains de ce misérable !

MONTREUIL.—Viens... le contrat est prêt.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CRÈVECŒUR, *puis* DESROSIERS.

CRÈVECŒUR.—Le contrat est prêt, et vous ne le signerez pas.

MONTREUIL.—Qu'ai-je vu ?

PAUL.—Lui !

CRÈVECŒUR.—Nous avons plus d'un compte à régler ensemble, mais à plus tard le reste... Ce mariage d'abord... ce mariage qui ne se fera pas.

MONTREUIL.—Et qui l'empêchera ?

CRÈVECŒUR.—Moi, et cela ne sera pas long !... (*Allant à la porte.*) Venez, M. Desrosiers.

DESROSIERS (*entrant*).—Montreuil et Didier !

CRÈVECŒUR.—Oui, ce sont eux... votre futur gendre et son digne ami qui a tenté de me tuer, moi que vous avez recueilli.

DESROSIERS.—Vous tuer ?... Parlez, parlez, messieurs, je l'exige.

MONTREUIL.—Si cet homme est le même qui s'abrutissait naguère à force d'eau-de-vie... s'il s'appelle Crèvecœur enfin ; oui, c'est vrai, c'est moi qui l'ai blessé, car il s'est jeté sur moi comme un furieux, le couteau à la main, sans même me donner le choix, comme font ses semblables, sans me crier : La bourse ou la vie !

CRÈVECŒUR.—Misérable !... mais ne craignez rien... je saurai me calmer... Oui, j'ai voulu sa mort parce que, profitant de mon abrutissement,

il a voulu se servir de mon bras pour assassiner un jeune homme... mon Louis... mon fils, enfin !

PAUL.—Son fils !...

CRÈVECŒUR.—Oui, le fils de Jérôme Hubert !

PAUL.—Jérôme Hubert !

DESROSIERS. — Eh bien ! que répondez-vous, monsieur ? un pareil crime, une semblable accusation... encore une fois, que répondez-vous ?...

MONTREUIL.—A lui, rien... mais à vous, monsieur, je dirai que vous êtes prompt à vous laisser convaincre par le premier mendiant ou le premier voleur ; que vous êtes prompt à condamner vos amis !... Savez-vous bien ce que c'est que cet homme qui m'accuse... cet homme a fait vingt ans de bagne !

CRÈVECŒUR.—Oui ; mais il sait bien, l'infâme, que ce crime pour lequel j'ai été condamné, n'était pas le mien... et maintenant j'ai les preuves de mon innocence... les preuves qui accusent et condamnent le vrai coupable, François Renaud

MONTREUIL (*bas*). —François Renaud !...(*Haut.*) Vous avez vos preuves, n'est-ce pas ?... Eh bien ! faites arrêter, juger et condamner ce François Renaud, libre à vous ; mais c'est au procureur du roi, seul, qu'il faut vous adresser.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DIDIER, BAGNOLET, CASIMIR *et* LOUIS, *au fond.*

DIDIER (*s'avançant*). — Le procureur du roi, je le quitte à l'instant, monsieur.

MONTREUIL.—Charles Didier, vivant !

Louis descend près de son père avec Casimir, tandis que Bagnolet se tient au fond.

PAUL.—Mon frère !

LOUIS.—Paul !...

DIDIER.—Ah ! vous ne vous attendiez pas à me revoir, moi que vous aviez enfermé dans ce réduit où je devais mourir ! où je suis resté deux jours en proie à tous les supplices, à toutes les tortures. Oh ! que les heures venaient lentement !... Epuisé par mes cris inutiles, par les déchirements de la faim, je sentais le froid de la mort s'emparer de moi, lorsqu'un bruit de pioches retentit au-dessus de ma tête... je me ranime, je reprends courage, on vient me secourir ! m'écriai-je ! mais tout à coup le bruit cesse, j'écoute... un instant après, une pierre tombe sur la trappe de ma prison, puis une autre, puis une autre encore... des voix confuses arrivent jusqu'à mon oreille, je les entends, je les distingue, j'appelle à mon aide ! rien... Les pierres tombaient toujours, puis un craquement épouvantable, horreur... Ils abattaient la maison.

PAUL *et* LOUIS.—Malheureux !

DIDIER.—J'avais fait le sacrifice de ma vie, je priais le ciel d'abréger mon supplice, lorsqu'un rayon de jour arrive jusqu'à moi, l'air me frappe au visage, on prononce mon nom ! une main saisit la mienne, on m'entraîne, on me soutient, on m'emporte... c'était Bagnolet, Bagnolet qui venait me sauver.

MONTREUIL. Bagnolet !

BAGNOLET (*descendant*).—Et ça n'a pas été bien long... sans compter que c'est vous qui m'en avez fourni tous les moyens.

MONTREUIL —Moi !

BAGNOLET.—D'abord, en m'enfermant dans un pavillon dont vous gardiez la porte tandis que je sautais par la fenêtre ; ensuite, en me fournissant un bon carrosse qui venait de vous conduire ; au

bout de cinq minutes j'étais arrivé ; cinq minutes plus tard, j'avais pénétré dans la cave et nous en ressortions ensemble ; au bout de cinq autres je rentrais dans mon pavillon ; enfin j'avais mis quinze minutes pour renverser le piège d'un misérable et sauver un honnête homme. C'est un petit quart d'heure assez bien employé ; qu'en dites-vous, monsieur ?

CASIMIR. — Ce pauvre Bagnolet... c'est donc pour ça que tu étais si pâle.

BAGNOLET.—Mais oui !

DESROSIERS (*à Paul*). — Mais qui donc êtes-vous, monsieur ?

PAUL.—Un malheureux que l'on voulait contraindre à ce mariage en lui promettant la vie de son frère.

DIDIER.—Bien ! Paul... Mais terminons avec cet homme ! vous comprenez qu'une fois libre j'ai voulu tenir le serment que j'avais fait sur les mânes de mon père. Je me suis adressé à la justice, elle savait tout votre passé, comme elle connaît votre présent ; elle sait que, si vous êtes aujourd'hui Montreuil, le faussaire et l'assassin, vous avez été autrefois assassin et voleur sous le nom de François Renaud.

TOUS.—Lui ! François Renaud !

CRÈVECŒUR. — François Renaud, dites-vous ? Ah ! merci, merci, jeune homme ; vous me rendez plus que la vie... Ah ! je le tiens donc, enfin.

MONTREUIL.—Pas encore ! et vous me reverrez !

Bruit lointain.

DIDIER.—Vous l'espérez vainement... regardez !

On voit entrer les vagabonds entourés de policemen.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TOUS LES VAGABONDS *entourés de* POLICEMEN.

BAGNOLET.—Tenez, sergent, voilà un de ceux que vous cherchez : c'est François Renaud, c'est le chef de la Bande du Cheval Noir.

CRÈVECŒUR.—Oui, François Renaud, l'assassin de Marie Hubert !

TOUS.—Lui !

PLURE D'OIGNON (*à Montreuil*).—En route pour la cour d'assises.

DIDIER.—Et nous, frère, retournons à notre ville natale... C'est là que tu répareras ta faute... C'est là que nous attend le bonheur.

La toile tombe.

FIN.

VARIANTE (du 3ème Acte).

Les deux premières scènes du premier tableau du troisième acte (PAGE 42), *peuvent être remplacées par la suivante. Dans ce cas, le rôle de Montizon est complètement supprimé.*

SCÈNE Ière.

BAGNOLET, *seul.*

BAGNOLET (*mis très élégamment, mais d'une manière outrée*). — Enfin, me voilà revenu dans le monde fashionable, je respire de nouveau l'air embaumé de la rue St-Jacques ; me voilà redevenu un lion, un *swell*, un *dude*, tout ça, grâce à la munificence de mon ancien petit camarade Didier. Il a appris à l'hôtel que M. Desrosiers devait dîner ici aujourd'hui... et m'a envoyé à la découverte, avec ordre de le prévenir si je le rencontre. (*Bruit dans la coulisse.*) Que vois-je : Paul qu descend de voiture... Courons prévenir M. Didier (*Il sort par la gauche, en même temps que Pau Digonard et Montreuil arrivent par la droite. Suite,* PAGE 50.

Cb. Jean-François
0244-2-67.4